

Supplément du projet

La Consolidation de la paix au Liban



Supported by
KFW



Empowered lives.
Resilient nations.

Supplément spécial

Publié par le projet «La Consolidation de la paix au Liban» du Programme des Nations Unies pour le développement et financé par le ministère Allemand de la Coopération économique et du Développement à travers le KfW, ce supplément est distribué avec les quotidiens an-Nahar et as-Safir dans sa version originale en arabe, et avec le Daily Star et L'Orient-Le Jour dans les versions traduites en anglais et en français.

Ce numéro regroupe les articles d'un certain nombre d'écrivains, de journalistes et de professionnels des médias, de chercheurs et d'artistes libanais et syriens. Il aborde les répercussions de la crise syrienne au Liban et les relations entre les Libanais et les Syriens, dans des approches de fond loin des discours de haine.

Édition N°10, décembre 2015



© Dalia khamissy

- 03 « Comme cela j'ai vécu depuis 30 ans »
- 04 Sortir de la politique
- 05 Les associations civiles et la création de liens
- 06 Le projet « La Syrie dans mon esprit », un voyage au gré du patrimoine syrien
- 07 Comme la soupe qui réchauffe le corps
- 09 Femmes libanaises : « Cette mer n'est pas à nous »...
- 10 La bourgeoisie syrienne, elle aussi, est affectée par la guerre
- 11 Les déchets des uns sont une ressource pour les autres
- 12 L'épopée d'une attente à la gare
- 13 Deux mémoires d'une même ville
- 14 Le théâtre syrien au Liban
- 15 « Mille et un Titanic » l'émigration à travers un spectacle muet
- 16 Moi, Syro-libanais, au banc des accusés

08

Saison de la migration...
vers la mort



Aborder la crise avec confiance

En tant que nouveau chef de mission à l'ambassade d'Allemagne à Beyrouth, je voudrais partager quelques idées et impressions sur la manière avec laquelle la population allemande réagit à la crise des réfugiés, qui sont – entre autres – originaires de Syrie et d'Irak.

Depuis 2012, l'Allemagne a accueilli quelque 150.000 réfugiés en provenance de Syrie, et nous prévoyons qu'avec le regroupement familial, le nombre de conjoints et d'enfants qui vont suivre atteindront au moins le même chiffre. La grande majorité des Allemands ont adopté la cause de ceux qui ont fui les conflits, la guerre civile ou l'oppression politique.

À titre individuel, les particuliers allemands ont effectué des dons privés sous forme de nourriture et de vêtements. Certains ont même offert un hébergement dans leurs foyers pour un temps limité.

En gros, l'Allemagne accueille favorablement les réfugiés. Bien sûr, nous ne devons pas être naïfs. Nous sommes au tout début d'une tâche beaucoup plus vaste consistant à intégrer des centaines de milliers de personnes, issues d'un milieu culturel et religieux différent, durant toute la durée de leur séjour en Allemagne. Cela demandera beaucoup plus que les dons et l'empathie initiale. Il faudra des années et des années d'efforts, de la bonne volonté et des ressources. Mais ce qui est important pour nous est de percevoir cette tâche générationnelle comme quelque chose que nous pouvons gérer et que nous devons donc aborder avec une bonne dose de confiance. Dans le même temps, l'Allemagne a clairement fait savoir que le fardeau doit être partagé, au moins parmi les pays de l'UE.

Les médias jouent un rôle extrêmement important en vue de soutenir cette démarche positive. Ils influencent les attitudes par la formulation et l'encadrement, et peuvent favoriser la compréhension en expliquant les raisons sous-jacentes à ceux dont les perceptions sont différentes. Les médias peuvent donc jouer un rôle important pour prévenir et atténuer les problèmes et les conflits.

Permettez-moi de féliciter le Pnud pour l'important effort qu'il déploie afin de fournir une couverture complète et équilibrée des énormes défis auxquels le Liban est confronté. Je tiens également à remercier le gouvernement et le peuple du Liban pour leur générosité et l'humanité qu'ils manifestent envers les 1,5 million de réfugiés que ce petit pays accueille actuellement.

L'ambassadeur Martin Huth,
chargé d'affaires à l'ambassade de la République fédérale d'Allemagne à Beyrouth

Souligner les aspects positifs

Et si les histoires positives sur les réfugiés syriens au Liban étaient constamment rapportées ? Et si nous soulignions l'impact positif et pas seulement négatif de la crise des réfugiés sur les pays d'accueil ? Et si nous pouvions rétablir l'équilibre et faire – plutôt – la lumière sur des histoires de collaborations, d'amitiés généreuses et de dialogue avec les réfugiés au Liban ? Et si nous pouvions écrire à propos d'initiatives à petite échelle, des interventions et activités conjointes entre Libanais et Syriens, qui souvent passent inaperçues ou rarement couvertes par les médias ?

Je crois que ces questions, si elles trouvaient réponse, peuvent offrir une nouvelle perspective sur la présence des réfugiés syriens au Liban.

Dans ce numéro du supplément, comme dans les précédents, écrivains libanais et syriens, militants des droits humains, artistes et journalistes traitent de sujets liés aux déplacés syriens et aux collectivités qui les accueillent. Ils accordent une attention particulière à leurs dimensions émotionnelles, humanitaires, culturelles et artistiques qui façonnent ce que nous voyons et entendons au Liban, examinant aussi les stéréotypes mutuels, tant sur la discrimination que la coopération.

Le supplément que vous êtes en train de lire est un outil pour le changement.

Une gestion équilibrée

Il est quand même curieux de constater que les pays européens, une fois passé le réflexe de solidarité humanitaire, ont fini par adopter face à l'afflux des réfugiés syriens la même approche sécuritaire en termes de rétablissement des contrôles frontaliers que celle longtemps reprochée au Liban.

On se rappelle comment certains pays de l'Union européenne et nombre d'ONG avaient accueilli froidement la décision du gouvernement de Beyrouth de réglementer plus sévèrement la vague migratoire aux frontières, au moment où celle-ci avait dépassé le million de personnes sur une population libanaise de près de 4 millions.

Aujourd'hui, Schengen n'est plus qu'un souvenir et les pays de cet espace de libre circulation des personnes et des biens envisagent de sérieuses aménagements à ce traité, en raison notamment des lacunes enregistrées aux frontières extérieures de l'Europe face au déferlement inattendu de réfugiés. Comme dans toutes les sociétés minées par l'insécurité et les grands bouleversements économiques et sociaux, la tentation est grande cependant de voir surgir deux extrémismes contradictoires : décréter que des terroristes se sont forcément glissés parmi les migrants et accroître les mesures coercitives, à la limite de la xénophobie, à l'encontre de ces populations ; et à contrario, pécher par excès d'angélisme en pensant que l'Europe a vocation d'intégrer la totalité de l'Afrique, du Moyen-Orient et de l'Asie. Deux attitudes paroxystiques aussi dangereuses l'une que l'autre, qui ne résistent pas à l'observation la plus sommaire.

D'abord, s'il est vraisemblable que la vague migratoire a pu favoriser le déplacement de quelques fanatiques, les enquêtes policières ont démontré que la plupart des auteurs d'actes terroristes étaient nés, résidaient et travaillaient dans les pays européens qui les avaient accueillis, notamment en France et en Belgique.

Pour autant, il est illusoire de penser que l'Europe est en mesure d'héberger les populations de trois continents, rien qu'au nom de la solidarité et du partage. Français, Allemands, Belges, Grecs et Italiens ne peuvent pas à la fois pousser leurs gouvernements à faire davantage pour les réfugiés, et se plaindre ensuite d'avoir forcément à en partager les coûts.

Du cœur, de l'humanité, mais avec une dose de sécurité : telles sont les conditions d'une gestion équilibrée du dossier des réfugiés.

Gaby Nasr

Directeur des éditions spéciales du quotidien L'Orient-Le Jour

#Je suis la Syrie

Je suis la Syrie ! Je suis l'Arabe abandonné, perdu, oublié dans les discours sans cesse ressassés, les idées préconçues, la rancune, les accusations constamment lancées contre «l'autre», celui à qui on fait toujours assumer la responsabilité de ce qui se passe sur cette terre.

Je suis la Syrie ! Je prends ma source dans les eaux de l'océan Atlantique et je m'infiltrer, perdu, abandonné, misérable, incapable d'agir, apathique, acquiesçant au le destin, aussi énorme soit-il, sans action, sans réagir, jusqu'à arriver à l'océan Indien.

Je suis la Syrie ! Qui est Arabe si ce n'est moi ? Je suis la Syrie. Je suis venu d'Irak, de Palestine, de Djibouti, des camps de misère au Liban, des dédales de la pauvreté dans chaque terre arabe.

Je suis la Syrie ! Je suis les fils des nouveaux camps de la terre, et je suis ses terroristes. Je ne suis que des rassemblements de femmes et d'enfants rodant, malheureux, dans les rues de Beyrouth ; je ne suis que des jeunes, d'un âge moyen, qui entassent leurs enfants, leur argent, leurs biens, et ce qui leur reste de chair vivante, dans des embarcations de fortune, prenant le large vers l'inconnu, vers les naufrages mortels en Méditerranée, vers l'humiliation aux frontières des États occidentaux. Je suis les nouveaux terroristes du globe, banni de ses paradis. Je suis le terrorisme, je suis ses victimes.

Je suis le loyaliste, je suis l'opposant. Je suis perdu dans des discussions byzantines sur les causes et les effets, pendant que mes enfants sombrent dans des mares de sang. Je suis l'innocent, victime du «jeu des nations», alors que mon doigt tire sur le déclencheur, ouvrant le feu en direction de visages que j'ai dépourvu de noms.

Je suis les pieds-nus des villes qui arpentent les rues, hébétés, comme des orphelins ; êtres chers qui ont été humiliés ; ne pardonne pas ceux qui les ont forcés à l'exode... car ils savent ce qu'ils font. Ne me pardonne pas, Père Tout Puissant car je n'ai pas fait face à ceux qui m'ont dépouillé.

Je suis la Syrie ! Je suis les rues de jasmin paisibles ou a été lâché le démon. Un démon qui s'étend aujourd'hui dans les quatre coins du monde.

Hanady Salman

Directrice de la rédaction
du quotidien «as-Safir»

C'est un «agora», un lieu de rassemblement, destiné à présenter des approches pacifiques, non violentes et antidiscriminatoires en vue de conforter les rapports entre les collectivités locales et les personnes déplacées. En faisant de notre mieux pour montrer quelques-unes des nombreuses histoires et initiatives positives, nous nous rendons compte combien nous avons besoin, aujourd'hui plus que jamais, d'une certaine façon de regarder le monde pour déclencher le potentiel qui se trouve en chacun de nous.

Le Liban a assumé le fardeau de la crise syrienne depuis plusieurs années maintenant, et montre au reste du monde comment rester résilient et relativement stable. Il a certes trébuché aussi, mais nous pouvons tous apprendre de ces faux-pas. En cette saison des fêtes, je vous invite à recueillir au sein des collectivités qui vous entourent des histoires positives sur la résilience, le partage et la compassion. Et je vous encourage à faire partie de cet effort qui vise à promouvoir une société inclusive, pacifique, libre de toute peur et violence.

Luca Renda

Directeur du Pnud au Liban

Pour une saison de fêtes différente

En vous rendant chez vous, dans votre propre foyer, pensez aux autres, n'oubliez pas ceux qui vivent sous des tentes. En vous endormant en comptant les planètes, pensez aux autres ; il y a des gens qui n'ont pas où dormir.

Mahmoud Darwiche

C'est à nouveau ce temps magique de l'année, la saison des fêtes. Mais pour beaucoup de Libanais, ces fêtes sont synonymes d'excès complaisants de nourriture, d'alcool, de réjouissances, ici même où à l'étranger. Avec des cadeaux qui virevoltent aux étagères, un sentiment de bien-être règnera pour quelques jours.

La saison des fêtes offre un répit bienvenu à nos misères – c'est encore plus vrai en ces temps d'épreuves et de soucis qui alourdissent notre quotidien. Mais elle peut aussi nous empêcher d'être en phase avec quelque chose de plus profond en nous.

La crise des réfugiés syriens nous affecte tous. Les problèmes sociaux et économiques qu'elle provoque sont omniprésents, et l'aide étrangère accordée à quelque 1,5 million de Syriens accueillis comme réfugiés, pour bienvenue qu'elle soit, demeure insuffisante.

Il va de soi que la communauté internationale doit faire plus, mais il en va de même pour les ONG locales et même pour les simples citoyens. Il faut faire plus pour ces réfugiés qui sont là bien malgré eux, et qui méritent de vivre dans la dignité en attendant de pouvoir regagner leurs foyers.

Avec un hiver dont le froid et les pluies commencent à mordre, que la saison des fêtes et du don nous pousse à donner le meilleur de nous-mêmes ! Sacrifions certains excès et, pour changer, donnons d'avantage aux réfugiés. Les donations en liquide sont parfaites, mais pas moins que les donations en nature : habits d'hiver, couvertures et jouets. Et même si ces choses simples nous sont encore impossibles, un mot sincère, une prière, une pensée chaleureuse peuvent faire la différence.

Répondons, si vous le voulez bien, la joie de Noël.

Nadim Ladki

Rédacteur en chef du quotidien Daily Star

Des pauvres contre des pauvres

Nul besoin de dire que nous ne sommes pas satisfaits face à ce nombre gigantesque de réfugiés syriens au Liban. La raison est que nous avons déjà connu une mauvaise expérience avec les réfugiés palestiniens, dont la présence, à l'origine provisoire, est devenue définitive. Cette épreuve s'est répétée négativement sur les deux peuples, leurs rapports réciproques et la situation générale au Liban.

Au-delà de la relation ou de l'opinion qu'on peut avoir du régime syrien, nous sommes bien conscients que les réfugiés sont des gens opprimés ayant fui l'enfer de leur pays vers toutes les destinations qu'ils ont pu atteindre, que se soit la Turquie, la Jordanie ou le Liban, jusqu'en Europe, et souvent sur des embarcations de la mort.

Le Liban n'a aucun problème avec les Syriens en tant qu'individus, surtout qu'il existe des liens de parenté et des affinités entre de nombreuses familles, ainsi qu'une interaction historique entre les deux pays. Le problème réside dans l'abandon de tous par la communauté internationale, Libanais comme Syriens, étant donné que l'aide aux réfugiés ne suffit pas, et qu'elle est rarissime auprès des communautés d'accueil. Une situation qui rend pratiquement impossible aux expatriés d'obtenir l'essentiel pour survivre, sauf à vouloir faire jouer la concurrence et les conflits d'intérêt, et donc à « voler » le pain de la bouche des Libanais et de leurs enfants. De ce fait, les pauvres entrent en confrontation avec les pauvres, augmentant le ressentiment et approfondissant la crise.

Par cette lecture de la situation, certains Syriens peuvent comprendre les réticences des Libanais à ne pas accepter cette réalité, en particulier dans les régions et villages touchés par l'afflux massif de réfugiés et dont les infrastructures sont devenues incapables de fournir les services pour lesquels ils ont été créés. Ajoutons à cela que les services essentiels ne sont déjà pas disponibles aux Libanais, notamment l'eau et l'électricité, alors comment ces derniers peuvent-ils se réjouir en partageant avec d'autres le peu qu'ils reçoivent ?

La communauté internationale doit agir à une cadence plus vive et plus efficacement encore pour épargner aux deux peuples l'amertume de la guerre, et protéger l'Europe et le monde d'une invasion de hordes de réfugiés déferlant de tous les coins du monde.

Ghassan Hajjar

Rédacteur en chef
du quotidien an-Nahar

Exil

« Comme cela j'ai vécu depuis 30 ans » Un enfant déplacé passant par le Liban

Nasri Sayegh*

Je suis né comme nul autre ne naquit. Mon « père », d'abord, força ma mère. Il la viola avant de la chasser. Mon « père » est le chef d'une tribu du Nord syrien. Les femmes de la tribu et ses jeunes filles lui sont « halal », elles lui sont « permises ». Une coutume obscurantiste imposée à tous les membres de la tribu.

Je suis né comme nul autre ne naquit. Chassée, démunie, livrée à la honte, ma mère, aux premières contractions, repéra un recoin convenable et désert, et se prépara à ma naissance proche. Avec une pierre effilée, elle coupa le cordon ombilical. C'est ce que mon oncle maternel, me raconta de ma venue au monde : « Elle t'a serré sur sa poitrine, t'a allaité de son sein et de ses larmes. Elle pleurait et souriait à la fois ». Un langage qu'elle allait maîtriser.

A la honte et au viol je dois mon existence. Et mon prénom, Nader (rare, précieux), reflète bien la manière dont je suis venu au monde. De retour dans sa famille, ma mère me confia à mon oncle, le témoin de sa honte secrète. Pour me protéger de mes camarades, de la langue des hommes et de la calomnie des femmes, mon oncle inventa une histoire. Il leur dit : « Élevons cet orphelin ». Et il m'a éduqué et élevé comme un orphelin. Très tôt, il m'envoya à une sorte d'école. J'étais avide d'apprendre. Lettre et chiffres me captivaient. Les lettres sont un paradis et les chiffres un monde d'énigmes. C'est parmi eux que j'ai vécu, joué et grandi.

Mon oncle découvrit ma passion pour les livres. Mon penchant pour les dictées, les rédactions et l'imitation des écrivains lui étaient évidentes.

A fil des années, je grandis, ma mère me traitant en orphelin devant le monde, mais pleurant, riant et me serrant très fort dans ses bras, quand nous étions seuls.

Quelques années plus tard, me voilà grand adolescent. Je me revois en alerte, guettant les nouvelles qui me parvenaient de la radio ou de brochures. Avec le sentiment que ma patrie remplaçait mon père, je chantais l'hymne « Syrie, Ô Bien-aimée », comme si je l'avais moi-même composé.

Et soudain, apparut le printemps arabe. Il naquit normalement. Il naquit comme naissent les enfants, d'un ventre saisi par les contractions. Il naquit d'abord en Tunisie. Joie m'en prit. Puis par contagion, il naquit en Égypte. Je m'en réjouis, j'y adhérais et souhaitais qu'il arrive à Damas. Le printemps arriva, et ce fut la catastrophe. Ce fut un printemps flétri, sauvage et ensauvageant.

Dans le Nord syrien, le printemps arriva d'un noir de cendres, d'un noir de brandon après un incendie. Toute vie devint impossible. Dans toutes les places régna la mort, invitée quotidienne des villages et des villes, des rues et des ruelles. Tuer devint le hobby des porteurs d'armes. Les fusils équivoques et contraires tuèrent le « printemps ». Avec sa mort, le sens des choses se perdit. N'en subsista que celui de rester en vie, et pourquoi ? Pour quelques poignées de sombres jours, à la merci d'hommes armés sans compassion et semblablement meurtriers.

Comme des bédouins, nos pas devinrent légers, comme des bohémiens, passant d'un abri à l'autre. A la mort, nous échappâmes plusieurs fois, mais un éclat d'obus régla son compte à ma mère. Et c'est à moi que le sort de son enterrement échut. Je laissais secret le lieu où son corps fut déposé. Ainsi, sa tombe sera à jamais celle de la « victime inconnue ». Son souvenir sera mon privilège exclusif. Comme cela, où que je sois, quoi que je fasse, ma mère restera la relique suspendue en lieu sûr dans mon cœur. Mon oncle, après cela, me fit faire la connaissance d'un homme de pouvoir. « Cet homme peut t'assurer le passage au Liban, ce que je ne peux pas faire. Moi, je reste ». L'homme en question était le chef d'un groupe armé. Ses « qualités » m'étaient indifférentes. Je n'étais pas impressionné par la manière dont il maniait l'insulte et se vantait de son courage. « C'est le plus habile des passeurs, tu peux être tranquille », jeta mon oncle, le jour venu, avant de glisser dans ma poche de l'argent et une enveloppe, me demandant de ne l'ouvrir que passée la frontière.

Je pénétrais illégalement au Liban. Sur le sentier de montagne qui conduisait au-delà du poste-frontière de Masnaa, j'ouvris l'enveloppe et lut, sur un billet qui s'y trouvait : « Le passeur qui t'a conduit au Liban, c'est ton père ».

L'émotion fut immense. Je fus pris de vertige, titubai. Je faillis revenir sur mes pas. Que dire... Je m'éloignais de la frontière, marchant comme un automate. Hommes et femmes de la colonne, eux, avançaient prudemment, par crainte d'une patrouille de sécurité qui nous renverrait d'où nous venions... A l'aube, au bout du sentier, apparut le camp.

Me voilà dans le lieu qui remplacera ma patrie. Une patrie de tentes dont je serais le patriote sans terre, sans drapeau, sans personne qui me connaisse...

Que dire de mon séjour au Liban ? Me revient l'amertume de l'exode et le poids de ma présence. Nous devinrent des numéros. Nous nous réveillions au son des appels et nous nous endormions sous l'haleine fétide des accusations. Certes, des déplacements avaient marqué mon enfance. Les nuits passées sans abris, en raison de la pauvreté, les incommodités du jour qui finissaient dans un sommeil bienfaisant, tout cela m'était supportable. Dans une patrie, la pauvreté n'est pas une malédiction. La véritable malédiction, c'est d'être pauvre en exil. Au Liban, qui nous reçut comme nombres, certains nous traitèrent comme des décombres.

Passé le choc des premiers jours, je sus que le statut de réfugié n'était pas facile à décrocher. C'était une sorte de course où il fallait s'inscrire auprès des agences, attendre puis attendre encore, avant d'obtenir une carte de réfugié, avec ce qui l'accompagne d'humiliations. C'était ce qui remplaçait la carte d'identité, la patrie, la terre. Cela vous rendait parfaitement anonyme, avec un nombre en guise de nom, un nombre entre deux autres nombres. Mon réconfort fut de me croire pris en charge par « les Nations Unies ». Je songeais que la peine quotidienne, les menaces répétées, la faim, le séjour et le gîte, prendraient fin. Je suis citoyen international, me disais-je.

Mais la tranquillité d'esprit ne vint pas. La nourriture était occasionnelle, je m'endormais sans un lendemain à m'attendre, n'importe où, n'importe comment. J'errais sans but, tout en essayant de trouver du travail, n'importe quel travail. Pas question de mendier. J'eus faim. Je fus pris d'une forte grippe. Les nuits de froid furent interminables, et les journées creuses brûlantes... Comme bien d'autres, j'étais le jouet des saisons, éclaboussé de boue ou couvert de poussière, à la recherche du « pain de ce jour » comme on dit, et rarement le trouvant.

Je fus tenté de revenir en Syrie. Mais je n'en eus pas la force. Vivre sans père n'est pas une catastrophe. Puis les aides humanitaires devinrent plus régulières. J'ai horreur de la pitié. On avait commis contre moi le crime de pitié. Je connus l'humiliation répétée de me tenir en file pour obtenir une ration ou me faire examiner expéditivement par un médecin. Je garde en mémoire ce que des « homes », des moukhtars, des édiles municipaux, nous offrirent. On nous offrit beaucoup. Mais ce beaucoup était insuffisant. Et le flot de réfugiés ne tarissait pas. De centaines, nous devînmes des centaines de centaines, et le rythme des arrivées ne se ralentissait pas. Nos besoins dépassèrent les capacités des associations humanitaires et les prestations des villages et des municipalités.

Je cherchai du travail, et j'en trouvai. Beaucoup de petits boulots. Manger gratuitement m'était avilissant. Le courage de travailler, de faire n'importe quel travail, ne me manquait pas. Pour quelques pauvres livres, j'ai été pompiste. J'ai également été dans le lavage de voitures. Dans la réparation des pneus. Et avec succès. J'ai été livreur. Occasionnellement portefaix. J'ai travaillé dans des cafés et dans des champs. Au moins mangeais-je mon pain à la sueur de mon front. Après m'être stabilisé dans un emploi, la nostalgie de la page imprimée et du livre me revint. Et puis un jour, un homme passa devant une station d'essence. Il me vit, en train de lire. Il en fut surpris. Il m'appela, « Ya walad » (Hé, gamin !). J'ai un nom, lui répondis-je. Je m'appelle Nader. Il m'appela à nouveau : « Nader ! Tu aimes lire ? ». Je hochai de la tête. Il me dit : « Viens. Je le suivis. Nous arrivâmes à un grand verger, à l'écart du village. Au milieu du verger se dressait une maison au toit de tuiles rouges...

Il me donna à manger, m'habilla et me rassura, disant : « Tu dormiras ici, dans une chambre sous les escaliers, près des parterres de fleurs et des terrasses de légumes ».

Moallem (maître) Nassar avait des manières étranges. Quand il m'appelait pour me parler ou me confier une tâche, il se taisait, se balançait, puis se taisait encore. Sa langue ne se déliait que quand il m'interrogeait sur le livre que je lisais. C'était un écrivain. Il me demanda un jour de lui raconter ce que j'avais lu. L'oral n'était pas mon fort. Je marmonnais quelque chose, bégayais. Il m'arrêta net et me congédia. Il ne me demanda jamais qui étaient mes parents et d'où je venais. Il me considérait comme un jeune de sa bourgade. Il n'était ni généreux, ni avare. Plutôt mesuré en tout. Je travaillais dans son verger à sa demande, puis je le fis sans qu'il ne le demande. Je ne mangeais que lorsqu'il m'offrait de la nourriture, puis je me mis à faire la cuisine et à l'inviter moi-même à table... Une sorte de relation filiale, ou vue d'un autre angle, paternelle, s'établit entre nous.

Deux semaines plus tard, il me donna le choix entre continuer à travailler la terre, ou m'inscrire à l'école. Jouant au plus fin, je répondis : Je m'occuperai du verger à mon retour de l'école. Il en fut ainsi. À la fin de l'année scolaire, je fus premier d'un concours organisé par une mission française. Moallem Nassar en fut tout heureux et me dit : « Prépare-toi à voyager, je voudrais que tu complètes tes études ».

Que dire de Moallem Nassar ? Écrivain et retraité, voilà ce que j'en sais. Il ne s'était pas marié, ayant préféré la solitude à la famille. Il vivait de sa pension de retraite et du peu que lui produisait son grand verger. A-t-il été un père pour moi ? Je ne le pense pas. Il me tint toujours à distance. Mais, en lisant ses ouvrages, cette distance s'abolit. Je le traitais en ami, en dépit de la grande différence d'âge : l'amitié, je pense, est supérieure au lien de paternité.

À m'en souvenir, c'est aux miettes de pain de mon propre passé auxquels je pense ; à un repas chaleureux que je partageais avec Moallem Nassar. Grâce à lui, j'ai pardonné à certains Libanais leur racisme. Leurs médias insultaient parfois tout un peuple, et toute une civilisation. Ce n'était pas le fait de la majorité. L'injustice venait tantôt d'un « patron » dur qui nous traitait comme une main d'œuvre bon marché, tantôt de notre statut de réfugié, ou encore d'avoir fait des travaux subalternes dont les Libanais ne voulaient pas... On a dressé des pauvres contre des pauvres, un jeu vil, raciste et « droitier ».

Moallem Nassar m'assura une bourse scolaire en France. Ses liens avec la France étaient empreints de civilité. En France, mes études me conduisirent au succès. J'échangeai l'artisanat du mot pour l'invention des chiffres, et réussis dans ma spécialité. Je devins un entrepreneur brillant dans le secteur des télécoms, et j'ai désormais ma propre entreprise de programmation. Je participe à des expositions, et suis l'invité d'émissions télévisées quand je suis reçu par un président ou un dirigeant.

Moallem Nassar n'est pas mort. Il continue à me tenir compagnie même après avoir quitté ce monde. Sa photo trône dans les salles de ma grande entreprise et toutes les fois qu'un ami me visite, l'histoire que vous venez de lire défile devant ses yeux.

Tous nos remerciements vont au Liban, et qu'il nous pardonne, si nous lui avons fait du tort. Nous sommes de ceux qui pardonnent à ceux qui les ont offensés. Ce qui m'alourdit toujours le cœur, c'est que j'appartiens à un pays qui a vécu la sauvagerie religieuse, politique, ethnique et communautaire... Y reviendrais-je ? Certainement, et par le Liban.

Sortir de la politique

Sahar Mandour*

En Syrie, des dizaines, puis des centaines et des milliers de personnes sont sorties dans la rue pour réclamer la chute d'un régime politique. Près de cinq ans plus tard, des millions de personnes sortent de Syrie pour trouver refuge un peu partout dans le monde à la recherche d'une protection... Une protection contre les combats, une protection de la mort.

La première dynamique a constitué un premier pas politique, œuvre de masses de manifestants, des autochtones, qui sont sortis dans la rue, mettant un terme à des décennies d'un pouvoir détenu par une faction qui avait interdit et sapé la politique au niveau de l'espace public. La seconde dynamique est marquée aujourd'hui par un retour de la politique, mais dans des chambres closes situées dans d'autres pays qui suivent « l'événement » avant de le façonner. Les gens sont sortis dans la rue pour forger la politique et ils ont été amenés à la subir. Ils se sont affranchis du parrainage politique, puis un cadre limité d'existence leur a été fixé : les gens ont besoin d'une opération de sauvetage.

La comparaison entre les guerres du Liban et de Syrie n'est pas de mise à presque tous les niveaux du fait de la différence entre les spécificités et la réalité des deux pays. Il reste que des souvenirs ancrés dans la mémoire font ressortir le vécu de la guerre : les abris, les barrages, les scènes de violence, les relations... Mais dans les années 80 et 90 du siècle dernier, il n'y avait pas d'images, il n'y avait pas de flashes d'information, il n'y avait pas de retransmission en direct. On ne voyait pas... On entendait parler d'exactions, par le biais de connaissances. Le doute s'emparait toutefois de nous. Peut-être ne s'agissait-il que de mensonges, le fruit de l'imagination. Aujourd'hui, la situation est différente.

En prenant cependant du recul par rapport au contexte syrien, par rapport au crime commis, l'information intensive au sujet de la guerre paraît occulter certains aspects. Cette information est axée sur des détails, sur des données fragmentées, sur la manipulation. Des cadavres qui s'accumulent, la violence qui s'étend, l'émergence de Daech qui, par sa production médiatique, rend aveugle au point que les faits sur le terrain sont quasiment absents de la couverture de l'événement. Certes, cette occultation des faits a d'autres causes non médiatiques, dont notamment des raisons politiques. En pleine bataille, museler les voix internes constitue une carte gagnante aussi bien pour le dictateur que pour l'éventail des autres parties impliquées dans le conflit. Cette occultation des voix internes s'est accompagnée d'une dissimulation de la politique dans l'espace public. Là aussi, la similitude est frappante.

Après l'invasion israélienne de Beyrouth et la résistance qui a suivi jusqu'à l'obtention du retrait, l'espace public a été secoué par des guerres en cascade, chaque cessez-le-feu étant suivi d'une autre guerre. Durant cette étape funeste, la politique était absente du milieu familial et scolaire ou de l'espace public. L'attention était focalisée sur les aides, les démarches de conciliation, les victimes, les développements quotidiens sur le terrain. Il ne s'agissait pas d'une adaptation intentionnée mais d'une réalité incontournable. De la même façon que la population a vécu la guerre civile à Beyrouth, nous avons assisté à un vécu similaire en Irak,

en Algérie durant la décennie noire, en Syrie où la situation est marquée par un quotidien fait d'horreurs sanglantes qui ne cessent de s'étendre. La portée politique profonde de cette image a été étouffée. Une telle réalité a été qualifiée « d'humanitaire » pour décrire scientifiquement et biologiquement les victimes. L'humanitaire à cet égard a réellement besoin d'un secours.

La politique est sortie de l'espace public alors qu'elle y avait fait à peine son entrée en Syrie. Au niveau du pouvoir, la négociation « sérieuse » a débuté : Moscou, Vienne, Genève... Qui sait quelle ville accueillera un « Taëf » quelconque ? Au niveau de la population, l'horizon d'un pari politique

libre est bouché. L'aboutissement à une issue à la guerre civile libanaise a rendu le peuple apathique, au point qu'il n'a même pas réclamé l'éviction des chefs de guerre qui ont fait main basse sur l'espace public. Les gens n'ont pas pu éviter le « destin » qui pointait à l'horizon avec des habits non militaires. D'aucuns ne voulaient même pas l'éviter. En réalité, il n'y avait sur la place que ces chefs de guerre. Celui qui est mort est mort, et celui qui a vécu a vécu. La réconciliation a gagné les sociétés qui l'ont accueillie en étouffant leur sentiment, sans vraiment la vivre. Cela est possible lorsque même la respiration devient difficile. Les peuples qui dans leur parcours politique en

sont restés au stade de l'aide humanitaire sont des peuples qui ont beaucoup enduré du fait de la mort et des épreuves.

Les voix appelant à l'aide humanitaire se sont élevées un peu partout dans le monde. Les activistes syriens ici et en Europe ont réagi en refusant d'ôter à ce volet humanitaire sa dimension politique. Cet aspect humanitaire a paru priver la victime de sa voix politique. Les activistes ont critiqué dans les médias et lors des colloques ces reportages filmés dépourvus de dimension politique, tels que ceux qui ont été effectués, à l'intention des populations européennes, par des organisations humanitaires, à l'instar de Save the children. Les efforts au niveau de l'aide humanitaire se doivent d'éviter toute équivoque afin d'obtenir tout le soutien requis. Dissocier le politique de l'humanitaire pose problème à différents niveaux, mais se départir de l'humanitaire par complaisance envers la politique est inconcevable dans les circonstances présentes. De même, occulter la politique dans l'espace public n'est pas uniquement imposé d'en haut, mais c'est le résultat de la réalité de cet espace public. Au cours des cinq dernières années, aucun discours politique cohérent n'a émergé à l'ombre du contexte conflictuel afin de présenter à la population une grille de lecture différente. Aucune action autocritique consciente de la réalité politique n'est apparue. Le terrain politique n'était pas fertile, de sorte qu'il n'a pas été difficile d'étouffer toute approche politique. Le discours politique en dehors du cadre des instances internationales est resté jusqu'à ce jour polarisé. La vie et la mort se manifestent pour illustrer la barbarie d'un régime ou pour confirmer la corruption d'une révolution. Ce duo a étouffé toute information, a occulté le drame, les prises de position, la dénomination des roquettes et des barils d'explosifs, dans le but de défendre le bien-fondé de son attitude. Ce dipôle politique ne produit rien d'autre, il se reproduit lui-même. L'humanitaire, dépourvu de la politique, prend le dessus lorsque le drame quotidien alimente le dipôle politique. L'espoir se limite alors à vouloir franchir des frontières, à briser les portes des prisons, à avoir un logement, à préserver la vie.

Sortir de l'espace politique vers l'espace humanitaire correspond pour ce peuple à passer d'une position à l'autre à laquelle il n'a pas été accoutumé durant son époque contemporaine. Pendant des décennies, les gens en Syrie ont été tenus, par la force évidemment, à l'écart de la politique, en contrepartie d'acquis visant à juguler la population sous prétexte de la protéger du volet humanitaire. Nous ne serons ni le Liban, ni l'Irak : tel est la « récompense » de la mise à l'écart de la politique.

Rester en vie a constitué le prix de la dépolitisation. Aujourd'hui, l'enjeu est de restituer la vie après cette dépolitisation.



© Anwar Amro

* Romancière et rédactrice au supplément Palestine du quotidien as-Safir

Les associations civiles et la création de liens

Rabih Barakat*

Le Liban est peut-être un État tellement exténué qu'il est difficile d'adopter une approche mûre pour traiter le dossier des réfugiés syriens. Cette approche devrait diminuer les conséquences de la crise sur les plans humain, social et économique. Elle devrait également aider à utiliser les qualités et le savoir-faire de ces réfugiés pour les mettre aussi bien au service des Libanais que des Syriens.

La société libanaise souffrirait de divers maux ; elle présente notamment des zones d'ombre dans sa mémoire collective qui n'ont jusqu'à présent pas été traitées et qui l'empêchent de tourner la page de la guerre civile. Elle présente aussi une polarisation politique dont il est difficile de se débarrasser actuellement.

Ces facteurs ne permettent pas à cette société de relever l'immense défi créé par le flux de réfugiés syriens dont le nombre dépasse le million. Ainsi, la faille dans la gestion de la crise est compréhensible, surtout si on compare le Liban à des pays qui le dépassent de loin en matière des possibilités économiques, géographiques et humaines, et en termes d'infrastructure administrative. Malgré cela, ces pays font face à diverses difficultés en ce qui concerne le traitement du dossier des réfugiés. Cela est visible actuellement dans certains États européens.

Le vide laissé par l'État libanais suite à son incapacité à gérer les problèmes a ouvert la voie à de nombreuses associations civiles pour travailler dans divers domaines relatifs à ce dossier. Ce vide a aussi permis aux ONG d'élargir leurs champs d'action en ce qui concerne les aides d'urgence et les droits de l'homme. Il leur a aussi donné la possibilité de créer des liens entre les deux communautés, la collectivité libanaise hôte et celle des réfugiés syriens, alors que la situation politique et sécuritaire que traverse la région n'aide pas dans ce cadre.

Certaines administrations libanaises ont procédé au traitement de quelques aspects des problèmes auxquels font face les réfugiés. Cela s'est fait après une longue absence officielle vis-à-vis de ce dossier. Divers facteurs avaient contribué à cette absence, notamment l'aide internationale insuffisante et la mauvaise planification locale.

En ce qui concerne le dossier éducatif, à titre d'exemple, avec le début de l'année scolaire 2015-2016, l'inscription des enfants à l'école publique libanaise jusqu'à la classe de 4^{ème} est devenu gratuit, pour les élèves libanais et syriens (cette inscription annuelle incluait auparavant plusieurs frais).

Une telle mesure a permis l'inscription à l'école publique d'environ 200.000 réfugiés syriens, âgés entre trois et quatorze ans. L'année dernière leur nombre était de 106.000. Une initiative de ce genre, comme d'autres initiatives officielles, présente encore des lacunes qui se caractérisent notamment par le manque d'intégration de personnes productives syriennes dans le processus économique. Dans ce cas, on parle des enseignants syriens. L'enseignement dans les écoles publiques, aux élèves libanais et syriens, se fait à travers des enseignants libanais uniquement.

Cette initiative éducative est le fruit de la coopération entre le ministère libanais de l'Éducation d'une part, et l'UNHCR et l'Unicef, relevant de l'Onu, de l'autre.

Il convient de signaler qu'au cours des quatre dernières années, juste après le début de la crise en Syrie et l'arrivée de réfugiés de ce pays au Liban, de nombreuses ONG libanaises ont déployé des efforts pour colmater la brèche, provoquée par la quasi-absence de l'État, selon les possibilités qui se présentaient.

Ainsi, l'association syrienne Joussour (Ponts) a coopéré avec des écoles libanaises (telles que celles relevant de la Fondation caritative al-Makassed) afin d'assurer les besoins en éducation de centaines de réfugiés. Cette même association syrienne a ensuite travaillé sur le plan international, coopérant avec des universités prestigieuses comme l'Université de Cambridge au Royaume Uni, qui assure une bourse universitaire annuelle dans le cadre de cette coopération.

Dans le domaine de la défense des droits de l'enfant, des ONG locales ont œuvré à relever les défis qui sont relatifs notamment aux mauvaises conditions de vie des réfugiés et aux traditions sociales qui limitent l'épanouissement des enfants.

Ces ONG ont mis en place des programmes visant à créer un environnement favorable à l'interaction positive entre les Libanais et les Syriens. Les programmes étaient basés sur l'intérêt commun des deux communautés étant donné que les réfugiés côtoient au quotidien les collectivités hôtes. Parmi ces programmes, citons une initiative prise par l'association libanaise « Himaya » qui fournit un soutien psychologique et social aux tous petits victimes de violence et cela dans le cadre d'activités destinées aussi bien aux jeunes libanais qu'aux jeunes syriens.

En parallèle, dans le cadre de l'aide en matière de santé et d'hygiène, des associations locales parrainent des programmes visant à assurer l'eau et à se débarrasser des eaux usées ; elles s'occupent de tout ce qui est connu sous l'appellation WASH (Water, Sanitation and Hygiene, soit en



© Anwar Amro

français eau, assainissement et hygiène). Ce sont à la fois les Libanais et les Syriens qui bénéficient de ces programmes. Citons également dans ce cadre l'association Amel qui soutient, en plus des activités en matière d'aide d'urgence et d'éducation, des projets relatifs à l'eau dans des localités libanaises où Libanais et Syriens vivent côte-à-côte.

Dans le cadre de la réhabilitation des infrastructures, des ONG locales, telle que Utopia qui fait participer des Libanais et des Syriens à des ateliers visant à améliorer les quartiers dans lesquels ils vivent, ainsi que les routes qu'ils empruntent au quotidien. Cette association œuvre également à embellir les anciennes lignes de démarcation entre Bab-el-Tebbané et Jabal Mohsen à Tripoli. Dans le contexte éducatif, des associations comme Tawassal (Communiqués) œuvre à développer les talents des Libanais, des Syriens et des Palestiniens, et cela en créant des plateformes de communication communes à ces trois groupes de population.

En ce qui concerne l'environnement, certaines associations aident à la gestion et au recyclage des déchets dans les zones peuplées par des réfugiés syriens. C'est le cas d'Arc-en-ciel, une association locale enregistrée au Liban et en France.

Parmi les associations qui présentent un important éventail d'activités, citons la Fondation Makhzoumi, qui se trouve sur le terrain pour assurer des aides en matière d'urgence, parrainer des projets sanitaires et de développement et dispenser des stages de formation technique aux Libanais et aux Syriens, encourageant ainsi la mixité entre les deux collectivités.

Ce que nous venons de présenter n'est qu'un échantillon des associations libanaises qui travaillent en coopération avec des organisations internationales comme l'UNHCR, le Pnud et l'Unicef relevant des Nations Unies.

Il existe aussi des associations libanaises qui travaillent conjointement avec l'Union européenne ou avec des pays européens et cela à travers des instances spécifiques de ces pays. Ces cas se présentent par exemple avec le DFID britannique (Department for international development

– département du développement international) ou le GIZ allemand (Deutsche Gesellschaft für Internationale Zusammenarbeit – Département allemand pour la coopération internationale).

Il y a également des associations libanaises qui travaillent conjointement avec des ONG internationales comme Save the Children et Médecins sans frontières.

Ces associations revêtent de l'importance car elles sont avant tout des formations locales qui fournissent de l'aide en matière d'éducation, de santé, d'environnement, de développement, d'assistance psychologique et de soutien social ; elles aident à construire des ponts entre les Libanais et les Syriens et à renforcer les liens entre les deux groupes. Notons que les organisations onusiennes, dans les crises qui s'étendent dans le temps comme c'est le cas pour la Syrie, affectent une partie de leurs ressources et de leur assistance aux ONG afin qu'elles soutiennent et œuvrent au développement des communautés hôtes et cela tout en venant également au secours des réfugiés.

Malgré toutes les critiques – dont certaines sont bien fondées – qui avancent que la croissance du phénomène des ONG, leur financement et les modalités de leur travail pourraient contribuer à l'affaiblissement et à l'érosion du rôle de l'État (et cela se dit aussi sur le plan international), il n'en demeure pas moins que ces associations sont devenues indispensables pour faire face aux besoins humanitaires de notre monde actuel.

Au Liban, avec le déséquilibre qui touche les services de l'État et des administrations publiques et avec le poids des plaies sociales qui se sont accumulées au fil des ans, les ONG jouent un rôle primordial. Le plus important est celui d'avoir un impact à long et moyen terme sur le rapprochement entre les communautés hôtes libanaises et les réfugiés syriens et cela à travers les projets qu'elles mettent en place, malgré les circonstances difficiles et la tension ambiante.

Le projet « La Syrie dans mon esprit », un voyage au gré du patrimoine syrien

Tareq Awwad*

Le projet « La Syrie dans mon esprit » (« Syria in my Mind ») a été conçu et exécuté par l'association Biladi, en coopération avec l'équipe « Ouyoun Souria ». Il a été géré par l'organisation italienne AVSI et financé par l'Unicef. Ce projet a visé deux mille enfants syriens entre 5 et 15 ans, dans les régions de Nabatiyé, Kham, Marjeyoun, Saïda au Liban-Sud, et Jounieh au nord de Beyrouth.

C'est le deuxième projet que réalise Biladi au Liban avec des réfugiés syriens. La première version de « La Syrie dans mon esprit » se limitait à une journée consacrée à chaque école. En tant que tel, il est considéré comme le premier projet au monde pour l'éducation au patrimoine d'enfants réfugiés syriens.

Les formateurs ont été choisis dans l'équipe de « Ouyoun Souria ». Ils avaient auparavant subi une formation intensive de deux semaines, donnée par une équipe de spécialistes en pédagogie, psychologie, archéologie, histoire et patrimoine. Cette formation leur a inculqué les bases de l'éducation au patrimoine, du contact avec les enfants, ainsi que les outils pédagogiques ludiques et différentes compétences pratiques. Le projet repose sur un nombre d'activités pédagogiques non scolaires, dont l'objectif est d'imprimer dans l'imaginaire de l'enfant des images de son pays, la Syrie, loin de la guerre et de la destruction. Il vise également à renseigner ces enfants sur leur identité syrienne et renforcer leur appartenance à ce pays, le patrimoine étant l'une des composantes de l'identité de tout peuple. À savoir que les enfants syriens réfugiés au Liban appartiennent généralement à l'une de ces deux catégories : soit ils ne connaissent pas du tout leur pays, soit ils n'en conservent que quelques images dans leur mémoire.

Les activités

Des jeux ont été spécialement conçus pour ce projet, de manière à ce qu'ils soient utilisés durant quatre journées consécutives, comme une sorte de voyage au gré du patrimoine syrien. Une carte géante de la Syrie a été créée pour s'adapter aux besoins des enfants suivant leur âge : ceux-ci se déplacent sur la carte, ils apprennent la géographie de leur pays par le biais d'illustrations simplifiées, représentant les montagnes, les fleuves, les plaines ou encore le désert. Les enfants parviennent à distinguer les paysages qui caractérisent les régions au moyen des couleurs utilisées, ils se déplacent entre les villes dont ils sont originaires en faisant bouger une petite voiture sur la carte.

Des photos de la faune et de la flore de Syrie sont ajoutées à l'ensemble, placées dans les régions dont elles sont caractéristiques. Sans compter des représentations de six sites archéologiques majeurs, que les enfants apprennent à connaître durant les quatre jours.

À titre d'exemple, les enfants ont réalisé des maquettes de la citadelle d'Alep et du Krak des chevaliers, en utilisant des cubes en bois et des socles faits en papier renforcé. Ils ont appris, grâce à deux cartes, l'une de la vieille ville de Damas, et une autre de la ville de Palmyre, les détails de ces deux cités. Quant aux « Nawahir » de la ville de Hama, ils les ont découverts grâce à une maquette en bois pédagogique.

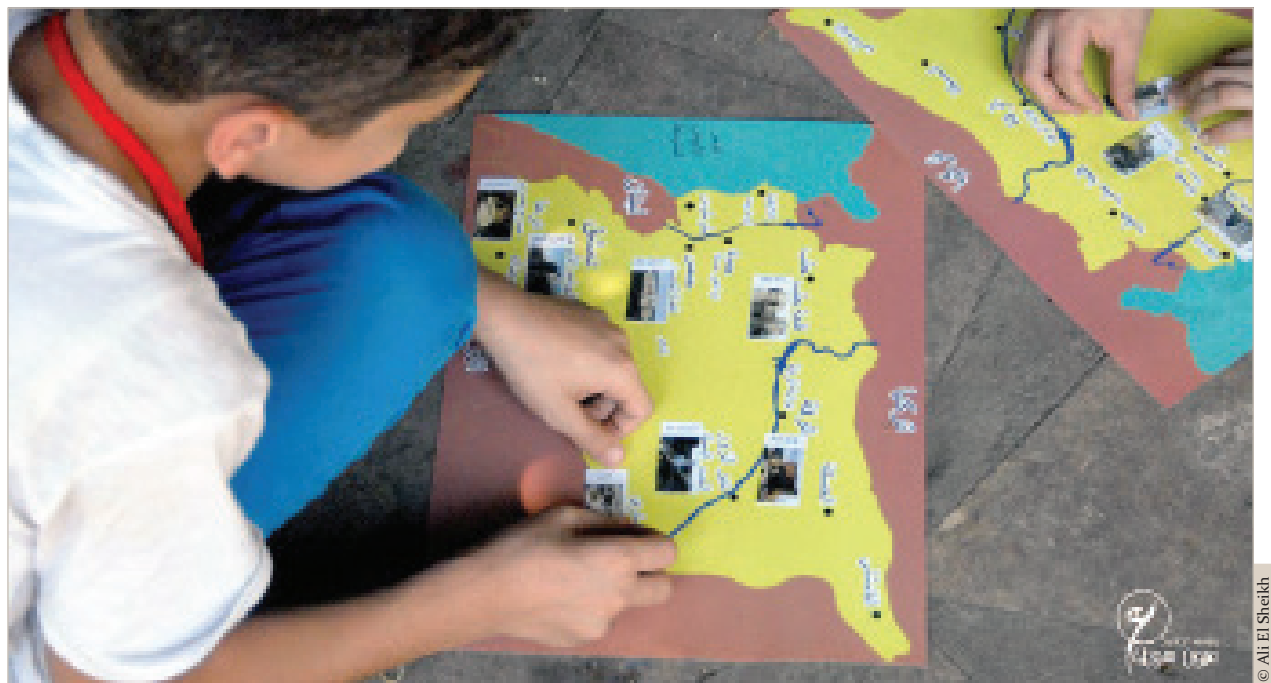
L'acquisition de ces informations a été consolidée par des jeux qui ont servi à inculquer des connaissances aux enfants de manière directe. L'un de ces jeux est « Bingo », qui comporte des images détaillées de sites archéologiques syriens, ainsi que des cubes par le biais desquels les enfants ont pu découvrir des images des espèces végétales de Syrie. Mais il est impossible de parler de patrimoine syrien sans évoquer le personnage du conteur (« hakawati »). Paré de ses plus beaux atours damascènes pour aller travailler, il traversait les contrées syriennes dans le but de relater ses histoires, et visitait les plus belles régions en y emmenant deux personnages, qui sont « Karkouz » et « Aawaz », dont les aventures ne manquent pas d'humour.

Le plus grand obstacle qui aurait pu entraver la réussite de cette activité était l'incapacité de visiter en vrai les sites syriens. Il a fallu pallier l'absence de visites par des documentaires d'une dizaine de minutes sur la Syrie, son patrimoine et ses us et coutumes.

L'étape préférée de tous, en fin de journée, était la fête, avec ses chansons et ses danses. Le projet a adopté des chants traditionnels, dont les paroles ont été modifiées pour servir



© Ali El Sheikh



© Ali El Sheikh

les objectifs du programme.

La réaction des enfants et la réalisation des objectifs
Mohammad, l'un des jeunes bénéficiaires du projet, a dit à un formateur : « Quand je reviendrai à Alep, je me ferai photographe devant la porte de la citadelle et je t'envierai la photo. »

Dans la phase de préparation au projet, l'idée que ce programme pouvait être douloureux pour les enfants était source d'inquiétude. Mais c'est le contraire qui s'est avéré vrai : ceux-ci ont très bien réagi aux enseignements, ils ont entonné les chants dès les premiers jours, ils étaient heureux. Ils ont même discuté avec leurs parents de ce qu'ils ont appris sur l'archéologie et le patrimoine naturel, leur demandant si tout cela était vrai.

L'une des éducatrices d'AVSI déclare : « Après la fin du programme, tous les exemples cités par les enfants portaient sur la citadelle d'Alep, les « Nawahir » ou d'autres histoires et informations qui leur ont été inculquées à travers le jeu et les cartes. Cela nous paraît très positif. Nous aspirons à profiter de cette technique pédagogique, et nous inspirer des idées de ce projet sur la Syrie pour nos programmes. » De son côté, un formateur précise : « Les enfants ont fini par se définir suivant leur région de provenance, alors

qu'auparavant, ils ne mentionnaient que la ville ou le village libanais où ils étaient nés. En réalité, ils ont appris à mieux connaître le lieu d'où ils sont originaires, après qu'il leur semblait flou et sombre, dominé par la guerre. »

L'impact du projet a également été considérable sur les formateurs eux-mêmes. Ils ont dorénavant le souci de réaliser ce projet à un niveau plus vaste, et de pouvoir l'appliquer un jour en Syrie, après la fin de la guerre.

À l'issue du programme, dans chaque centre, il se trouvait des enfants qui nous racontaient qu'après leur retour en Syrie, ils comptaient visiter Ougarit à Lattaquié, ou la citadelle d'Alep, ou faire une promenade à dos de chameau à Palmyre, ou encore nager près des Nahawir de Hama. Ils se sont mis à réfléchir sur, par exemple, ce qui distingue les pommes de Damas des autres pommes dans le monde.

L'une des personnes qui supervisaient le programme pour le compte d'AVSI nous confie : « Ce projet a beaucoup marqué ma mémoire de Libanaise. Je suis désormais curieuse de découvrir Damas, Alep et d'autres villes syriennes. Si tel a été l'impact de ce projet sur moi, qu'en a-t-il été pour les enfants ? ».

* Directeur adjoint du projet « La Syrie dans mon esprit », au sein de l'association Biladi et fondateur de l'équipe « Ouyoun Syria »

Comme la soupe qui réchauffe le corps

Sahar Charara*

Par une nuit orageuse de l'hiver 2013, Barbara Abdeni Massaad avait froid même dans son appartement chauffé de Beyrouth. Elle perd le sommeil en pensant aux familles réfugiées non loin d'elle dans des tentes modestes face au froid de la Békaa, sans aucun moyen de chauffage. Elle décide de visiter un camp situé à Zahlé. Et depuis, tous les week-ends, elle s'y rend pour faire ce qu'elle aime le mieux : cuisiner et prendre des photos.

Le livre « Soupe pour la Syrie » regorge de photos vivides de plats de soupe, et de visages qui vous regardent à travers les pages en papier glacé. Les regards ne sont pas accusateurs, ce sont des yeux d'enfants qui vous sourient, et des yeux de femmes qui vous parlent. Pour Barbara Abdeni Massaad, « les regards des gens brisent les barrages de la haine ». La nationalité, la religion, le lieu de provenance de la personne, et le camp qu'elle appuie dans la guerre syrienne, deviennent alors des détails sans importance. Au delà de la condition minable du camp, à travers les visages durcis par les épreuves, les émotions et les difficultés du quotidien, ce sont des gens qui sont comme nous... des humains, tout simplement. Leurs regards intenses – attribut dominant dans les photos du livre – dénotent un rapport avec la photographe, et répandent la chaleur dans les pages et dans le cœur.

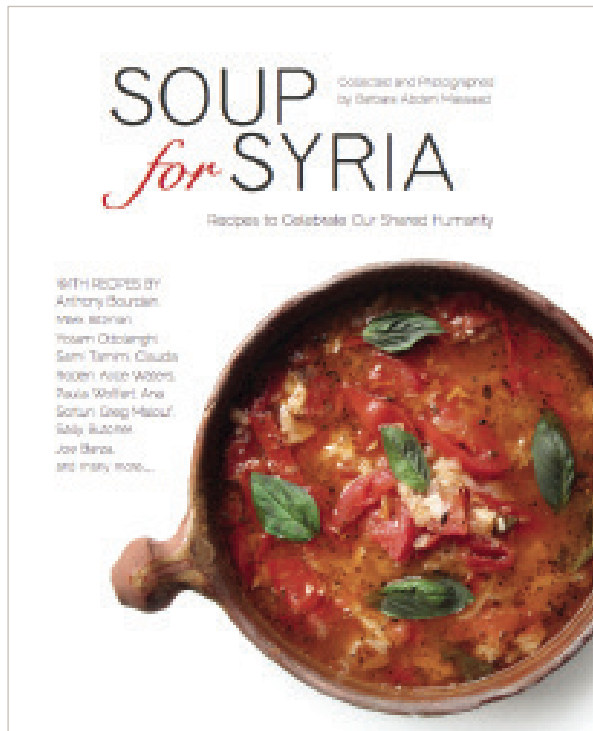
Cet ouvrage serait un reflet de la personnalité de Barbara sur du papier : il traite de deux sujets qui lui sont chers, la cuisine et la photographie. Il révèle une nature humaine et généreuse, et une fluidité de la compassion et la contiguïté.

La générosité est la norme dans la culture culinaire

Comme il se doit pour toute œuvre caritative, ce projet s'établit sans encombre. Le choix de la soupe comme met est symbolique : il s'agit du plat qui, par-excellence, évoque la chaleur et la convivialité, un plat autour duquel se rassemblent beaucoup de gens. Barbara a invité ses voisins et amis à lui envoyer leurs recettes, d'une part pour garnir les pages d'un livre de recettes, et d'autre part pour assurer la pérennité de ses visites hebdomadaires aux réfugiés. C'est au cours d'une conversation sur son initiative, autour d'un dîner à Londres, que Barbara a montré esquisse du livre à Michel Mouchabbak. Ce dernier lui avait déjà publié un livre de cuisine intitulé « Mankouché, à l'intérieur d'une boulangerie libanaise au coin d'une rue ». Tout de suite il compatit lui qui est d'origine palestinienne et dont la famille a fui au Liban puis aux États-Unis, les guerres qui la poursuivaient. Ainsi, « Soupe pour la Syrie » commence à se concrétiser.

En vue d'optimiser le projet, la maison d'édition « Interlink Publishing » et Barbara Massaad entrent en contact avec leurs connaissances respectives, ainsi qu'avec des chefs à la renommée mondiale, pour leur demander d'envoyer leurs recettes et suggestions. Des cuisiniers amateurs tout comme des chefs professionnels ont mis la main à la pâte par leur contribution et ponction. Des centaines de recettes recueillies, seules 80 ont été sélectionnées pour figurer dans les 208 pages du livre. Sur ce processus, Barbara Massaad précise que « les critères de choix des recettes étaient la facilité d'exécution et leur commodité ». Ainsi, elle reçoit chez elle, au cours de cette étape – « la plus plaisante de l'expérience », une équipe de dix personnes pour tester et concocter les soupes.

De grands noms du monde de la cuisine ont contribué à ce livre, notamment des auteurs et des critiques de renom (tel Mark Bittman, Anthony Bourdain, Sally Batcher, Jreige Maalouf, Paola Wolfert), des personnalités du monde de la télévision, de célèbres restaurateurs, des blogueurs spécialisés dans la cuisine, ainsi qu'un nombre d'amateurs de bonne chère comme Pascale Harès, qui a fait le design graphique du livre. Les participants ont aussi fait usage des réseaux sociaux pour promouvoir la cause adoptée, ce qui a aidé à faire connaître le projet et à collecter les fonds nécessaires. Ils ont également encouragé l'interaction autour de photos et de commentaires sur les recettes qu'ils ont fournies. Même avant son lancement officiel, les ventes du livre se sont avérées prometteuses. L'éditeur s'attend même selon



© Barbara Abdeni Massaad



Massaad, à ce que le nombre de copies vendues à travers le monde atteigne les 250 000 exemplaires. Dans ce contexte, la cérémonie de collecte de fonds qui a eu lieu à Beyrouth pour la signature du livre a comporté de nombreuses activités, notamment une exposition de photos, des stands pour la dégustation de soupes, et la vente de gâteaux en présence de plusieurs collaborateurs à l'ouvrage. Des volontaires ont offert le lieu où s'est déroulée la cérémonie et les fournitures nécessaires pour la dégustation de soupes, ainsi que le coût d'impression des posters et des photos exposées. Il est prévu que, dans les mois qui viennent, plusieurs occasions similaires soient organisées autour du livre « Soupe pour la Syrie », notamment des cérémonies de signature de l'ouvrage aux Pays-Bas, et Séoul, en marge du festival « AsiO Gusto », accompagnée d'une table ronde

dans le cadre d'une « Table pour la paix ».

Par ailleurs, le site Internet de « Soupe pour la Syrie » (<http://www.soupforsyria.com>) encourage les internautes à s'impliquer dans une multitude d'activités proposées, comme les « fêtes à thème de soupe », des initiatives individuelles pour vendre le livre, ou encore celles dans le cadre d'autres activités locales.

Toutefois, le plus utile reste l'achat du livre de recettes directement sur le site. Car c'est dans ce cas-là que les bénéfices versés à 100 % Haut-commissariat des réfugiés de l'Onu, comme contribution à l'assistance humanitaire de l'agence, en vue de financer certains cas médicaux non couverts par celle-ci.

Saison de la migration... vers la mort

Darine el-Hélué*

Le phénomène de la migration clandestine des Libanais vers l'Europe s'amplifie. C'est par familles entières qu'ils embarquent vers la Turquie, puis la Grèce, où commence l'aventure du passage des frontières vers l'Allemagne, le Danemark ou la Suède.

Ces pays séduisaient depuis des années les Libanais. Mais ce sont les habitants du Nord qui furent les premiers et les plus nombreux à tenter l'aventure, poussés par la gêne, faute d'emplois et de développement durable dans leurs régions.

Tout au long de ses dernières années, l'Etat libanais, lui, faisait sentir sa présence par le biais de ses militaires, de ses plans de sécurité. Car avec l'éclatement de la guerre en Syrie, certains quartiers et régions du Liban-Nord étaient entrés en ébullition. Certains jeunes avaient rejoints les combattants et pris le chemin du jihad dans divers villes en Syrie. Les services de sécurité fichèrent ces jeunes pour les suivre de près, encore que ces cas soient restés circonscrits à certaines régions.

Aujourd'hui, malgré le retour au calme, les dizaines de rounds de combat entre Bab el-Tebbané et Jabal Mohsen ont provoqué un ralentissement sans précédent de l'activité commerciale à Tripoli. Des centaines d'établissements ont baissé leurs rideaux. Le recul des échanges commerciaux s'est répercuté sur tous les secteurs de la ville et de son environnement humain,

avec ce que l'on imagine comme pertes d'emplois par centaines, hausse du taux de chômage et accentuation des crises sociales.

Enfermés par la gêne, épiés par la police, avec une économie à l'agonie, privés de tout emploi stable, beaucoup de jeunes n'avaient plus d'autres alternatives que de désespérer ou de prendre le large. C'est ce dernier choix qu'ils ont fait, dans le fol espoir d'un lendemain meilleur.

Leurs rêves étaient à leur mesure, modestes. Mais même modestes, ces rêves étaient encore trop lourds à porter, pour Tripoli. C'est ainsi qu'ils se sont résignés à les ranger dans leurs valises, et à tenter la grande aventure... pour certains, la dernière. Ils ont pourchassé un rêve qui les conduirait vers une véritable patrie, une patrie qui leur accorderait une identité, et non une appartenance à un « camp » qui achèterait leur voix ou les entraînerait vers une milice.

C'est aujourd'hui l'hémorragie humaine qui vide Tripoli de ses jeunes, un phénomène probablement sans précédent depuis la fin de la guerre civile, il y a un quart de siècle. Par milliers, ils désertent la ville, choisissant de

prendre la mer vers un « nouveau monde », loin d'une cité où ils ont goûté à la misère dès leur plus tendre enfance, morts-vivants dans leur propre patrie, rêvant, par l'absurde peut-être, d'une résurrection.

En fait, ils rêvent de choisir leur mort... Ils fuient celle que leur donnerait, dans un moment soudain, imprévu, une balle partie de Jabal Mohsen ou un éclat d'obus... Ou encore celle que leur réserverait une bataille en Syrie, où ils se sont fourvoyés par centaines.

Ils rêvent d'un modeste emploi qui leur assurerait assez d'argent pour qu'ils puissent manger ce qui leur plaît, en tout cas autre chose que les monotones pommes de terre et féculents de leurs tables.

Ils rêvent de ce salaire qui leur épargnerait d'être asservis aux partis, communautés et chefs de groupes armés financés par quelque grand caïd. Leurs politiciens ne sont pas sans savoir ce phénomène s'amplifie, mais ils justifient leur inaction en affirmant que la situation est sans horizon, que la paralysie du Liban ne finira pas avant que la guerre ne prenne fin en Syrie... et que la priorité de l'État va au maintien de la sécurité et à la



stabilisation d'un pays qu'il faut tenir à l'écart des foyers de violences qui l'entourent.

Ces jeunes sont conscients qu'en migrant vers un pays d'accueil en Europe, ils doublent des Syriens qui, eux, fuient une mort certaine. Mais ils justifient cette usurpation en se disant que les Syriens ont trouvé refuge au Liban, qu'ils constituent un fardeau économique et, surtout, qu'ils leurs volent leurs emplois en acceptant des salaires de misère.

La plupart d'entre eux se procurent des papiers syriens falsifiés que leurs fournisseurs les passeurs ; ces papiers leur assurent un droit de refuge rapide en Europe, et les protègent contre toute mesure de refoulement.

Avec le nombre des partants, les risques de ces voyages ne sont plus cachés. Les passeurs, qui font partie de mafias dont les ramifications s'étendent jusqu'à la Turquie, négocient au grand jour ce commerce de l'exode. Dans les rues de Tripoli, aucun plaisir ne surpasse celui de parler de ceux qui sont déjà arrivés, et d'exprimer le désir de les suivre.

Dans un quartier de Tripoli, Oum Moustapha achève de se procurer tout ce dont son fils aura besoin au cours de son voyage. Dans le vieux souk, elle a acheté de nouveaux sous-vêtements et des chandails en laine pour le protéger du froid mordant de certains pays d'Europe centrale qu'il doit traverser, et dont les nouvelles lui étaient parvenues grâce aux portables et messageries utilisées par les migrants.

Bien sûr, c'est de ses propres mains qu'elle va ranger la valise, sans oublier d'y fourrer les conserves qui le protégeront de la faim, en attendant l'arrivée en Allemagne. Oum Moustapha avoue volontiers que c'est elle qui a convaincu son fils du bien-fondé d'un départ pour l'Europe. « Son absence ne me peinera pas, contrairement à la hantise que j'avais de le voir embrigadé

par un de ces groupes armés qui se battaient à Bab el-Tebbané ou Jabal Mohsen », dit-elle. Et de remercier le ciel pour la fin des combats, tout en déplorant que la guerre ait privé toute une génération des bienfaits de l'école et des diplômes... Sachant que dans cette guerre, certains avaient perdu la vie, que d'autres avaient été blessés ou rendus invalides, et que les autres, tous les autres, traînaient dans les quartiers de Tebbané, fumant le narguilé et attendant une chance qui ne venait pas. Oum Moustapha sait très bien, aussi, les risques que court son fils en mer Égée, entre la Turquie et la Grèce, mais elle se dit que des centaines de personnes les ont déjà franchis. Elle se reconforte aussi à l'idée que ces risques pourraient être salutaires pour un jeune qui, sinon, se dirige vers un échec quasi-certain.

Oum Moustapha est l'une de ces nombreuses mères de jeunes fuyant la misère de Tripoli, fuyant une vie qui n'en est pas une, des jours sans horizons, des quartiers périphériques où ils végétaient depuis des années.

Nous l'accompagnons au domicile de l'une de ses proches, Oum Mohammad, qui depuis sept jours attend des nouvelles de son fils parti en Allemagne.

La soixantaine, Oum Mohammad habite derrière le souk aux légumes de Tebbané. Le téléphone portable ne la quitte pas. C'est pratiquement son poumon, le cordon ombilical qui la relie à son fils et la rassure. L'appareil est saturé de photos et d'enregistrements qu'il lui a adressés au fil du périple qui l'a conduit, à bord d'un bateau pneumatique, de Turquie en Grèce.

Elle raconte qu'il a « beaucoup souffert », avec sa femme et ses quatre enfants, en passant « d'un pays à l'autre » et que parfois, ils ont dû « dormir sansabri et dans le froid ». « C'est d'ailleurs pourquoi, la petite dernière, six mois, a attrapé une bronchite ». Dans le dernier enregistrement qu'elle a reçu, c'est d'une voix entrecoupée de sanglots

qu'il lui a raconté que la mjaddara (purée de lentilles) qu'il ne pouvait plus sentir, chez lui, « vaut mieux que tous les festins d'Europe ». Pourtant, Mohammad n'avait pas de revenus fixes. Submergé de dettes, il ne parvenait plus à nourrir les siens. Les informations sur la couverture de santé et les allocations dont jouissent tous les Européens l'avaient tenté. C'est ainsi qu'il avait vendu son logement 20 000 dollars, réglé ses dettes et donné le reste au passeur, sachant pourtant que ce dernier ne pouvait lui garantir son arrivée dans le pays de son choix. De Tripoli au Akkar, en passant par les camps palestiniens, les passeurs du Nord sont aujourd'hui très actifs. Leurs tarifs varient entre 2 500 et 3 000 dollars le passage. Leur engagement se limite à assurer le transport maritime vers la Turquie, au départ du port de Tripoli. De là, embarquement pour Mersin, transport vers Izmir, où l'attente peut être indéfinie. Certains se paient un hôtel bon marché, d'autres attendent en plein air, et parfois plusieurs jours. Puis c'est l'embarquement vers la Grèce sur des pneumatiques conduits par des inconnus. Selon toute probabilité, les grands trafiquants de migrants sont de nationalité turque, les Libanais et les Syriens leur servant d'entremetteurs. La demande dépasse de loin l'offre, d'où les tarifs élevés du passage clandestin, et les centaines de migrants peuplant les quais de Mersin. Mais à ce stade, les migrants ne reculent plus. L'aventure est désormais irréversible. Ils n'ont plus d'autre choix que de saisir une chance qui pourrait ne plus se présenter, ou qu'ils n'auront plus le courage de tenter. Ils savent aussi, et c'est le plus grave, qu'ils doivent cet espoir à des trafiquants de la mort, à des hommes sans foi ni loi qui les abandonneront en pleine mer sans scrupules, si un danger devait se présenter.

* Journaliste, correspondante de Sky News arabe au Liban

Femmes libanaises : « Cette mer n'est pas à nous »...

Luna Safwan*

Le voyage en mer et l'arrivée de quelques familles syriennes en sécurité en Grèce ont pesé lourd sur les épaules de femmes libanaises dont le mari ou le père leur ont donné le choix entre le fait de prendre la mer à la recherche d'un avenir meilleur ou celui d'attendre à Beyrouth. Elles ont décidé de rester.

Kelly, 22 ans, est assise dans le canapé de son père près d'une fenêtre qui donne sur la mer dans la région d'Ouzāi. Elle regarde les avions de l'aéroport de Beyrouth en face d'elle atterrir et s'exclame : « Je déteste cette mer désormais. Nous avons l'habitude de rester ici, dans cette chambre modeste, tous ensemble, au quotidien. Nous avons l'habitude de manger, de boire de rire... Mais ils ont décidé de partir et j'ai décidé de rester ».

Mayes Safwan a pris un jour la décision de partir pour l'Europe, croyant dur comme fer qu'une telle initiative changera sa vie. Il est parti en octobre dernier avec onze membres de sa famille à bord d'un avion de Beyrouth à Istanbul. Il a ensuite pris le bus pour la côte d'Izmir. Là-bas, les barques attendaient les émigrés pour les amener vers les côtes grecques. Mais les choses ne se sont pas passées comme prévu, l'embarcation a coulé. Seulement trois personnes de la famille ont survécu.

Kelly et Mirna, les aînées de Mayes Safwan, ont décidé de rester à Beyrouth et de ne pas s'embarquer dans une aventure qui ne leur ressemble pas. Les deux jeunes femmes évoquent les raisons qui ont poussé leur père à prendre l'horrible décision de partir. Mirna raconte : « On lui a dit que le chemin était facile. Qu'il est simple d'arriver d'Istanbul à Izmir et que la traversée en barque ne prendra pas plus d'une heure, qu'il fera bon et beau au cours de cette période... On lui a dit aussi que la route vers l'Allemagne n'est pas difficile... Notre famille n'est même pas arrivée en Grèce ! ».

La famille de Mirna et de Kelly n'est pas la seule famille libanaise habitant Beyrouth à prendre la mer pour tenter

sa chance en Europe, encouragée par les histoires de leurs proches vantant la facilité de la traversée. Les deux jeunes femmes, elles, ont décidé de rester sur place. Elles ont eu peur de prendre la mer. Elles ont souhaité bonne chance à leur famille et ont commencé à attendre, souhaitant que tout se passe bien. Ce qui n'a pas été le cas. L'accord conclu entre la famille et les passeurs n'était pas bon. Et, ce soir-là, les vagues étaient trop hautes.

Autre lieu de Beyrouth. Dans un magasin de la capitale libanaise, Maya est fébrile. Elle range de la marchandise, s'assoit, regarde son téléphone. Maya a 35 ans. Elle est Libanaise et elle a refusé de quitter Beyrouth avec son mari qui, lui, a décidé il y a un mois de partir pour l'Allemagne. Aussi, en prenant la mer.

« C'est un grand risque et sincèrement je n'ai pas le courage. Même si on n'a pas encore des enfants, ce qui facilite le voyage vers l'Europe... Je ne veux pas partir de cette façon en mer. J'ai peur de mourir noyée », affirme la jeune femme. Elle a dit au revoir à son mari qui est parti pour Bodrum en Turquie, ville côtière à partir de laquelle il a pris une embarcation jusqu'en Grèce. Six mois ont passé, son époux, qui se trouve désormais en Allemagne, attend d'être transféré d'un centre d'accueil pour réfugiés vers un appartement.

Maya attend que la situation de son conjoint lui permette d'effectuer les démarches nécessaires pour un regroupement familial. Elle le retrouvera ainsi en Europe et le couple poursuivra sa vie.

La jeune femme note cependant : « Nous sommes Libanais. Et jusqu'à présent mes sentiments restent mitigés. Je pense

qu'avec notre voyage nous empêchons une famille syrienne de partir et d'obtenir le droit d'asile... Mais nous n'avons pas d'avenir ici. Les 600 dollars que nous gagnons par mois seront insuffisants si nous avons un enfant. Je veux fonder une famille. Je m'approche de la quarantaine. J'ai voulu partir mais j'ai laissé mon mari s'aventurer seul et je me suis dit : 'S'il arrive c'est bon. Sinon, il aura lui-même scellé son sort' ». Sarah se déplace entre Beyrouth et Tripoli pour le travail. Son mari, s'est lui aussi établi en Allemagne il y a un an. Cette Libanaise de Tripoli attend, elle aussi, avec ses enfants le regroupement familial après avoir refusé de prendre la mer avec son époux et aussi de le rejoindre ensuite seule avec leur deux enfants.

Quand Sarah a appris en lisant le journal la noyade la famille de Mayes Safwan, elle a décidé de ne plus partir. « Le jour où j'ai appris la nouvelle, j'ai appelé l'agence de voyage qui m'avait préparé le voyage en mer, à moi et mes deux enfants, et j'ai tout décommandé. J'ai dit que je ne partirai pas et j'ai donné nos trois places à d'autres personnes. L'idée de la noyade m'a effrayée... Je me suis dit que je serai seule avec mes enfants. Si j'avais à sauver l'un d'eux, lequel choisirai-je ? Mon fils âgé de six ans ou ma toute petite fille ? J'ai décidé d'attendre le regroupement familial, même si cela prendra un, deux, trois ou dix ans. Je ne donnerai pas à la mer l'occasion de me voler mes enfants. Mon mari a réussi à braver les vagues mais nous n'avons aucune garantie », souligne-t-elle en conclusion.

* Journaliste libanaise

La bourgeoisie syrienne, elle aussi, est affectée par la guerre

Cherine Kabbani*

Les moins nantis ne sont pas les seuls à souffrir de la guerre qui fait rage depuis cinq ans en Syrie. Les plus fortunés s'en trouvent également affectés, quoique à un moindre degré. La plupart ne se sont pas retrouvés certes sans abri et n'ont pas été contraints de vivre sous une tente au milieu de nulle part. Leur argent leur a permis d'acquérir ou de louer des appartements au Liban, voire de réserver des suites dans des hôtels. Cependant, à l'instar de leurs compatriotes, ils ont perdu le sens de la stabilité et la tranquillité de l'esprit. Leurs espoirs et leurs rêves ont été brisés...

En tenue de sport, Abou Khaled (un pseudo) s'installe sur une chaise en plastique face à la mer, sur la terrasse d'un café à Aïn Mreïssé, dans la capitale libanaise. La plupart des clients sont, comme lui, d'un certain âge. Il aime contempler la mer, à cause de la sérénité qu'elle lui procure et du bien-être qui l'envahit progressivement au fur et à mesure que les vagues s'écrasent sur les rochers. Rares sont ceux qui sont au courant de ses liens de parenté avec la famille de la Première dame de Syrie, Asma el-Assad. Abou Khaled est très prudent. Il choisit ses mots avec soin pour répondre aux questions relatives à la situation en Syrie et à sa position par rapport aux « chamailleries » – pour reprendre ses termes – entre ses compatriotes.

Abou Khaled se laisse aller aux confidences : sa fortune colossale, il l'a amassée grâce au commerce des médicaments en Syrie. Il était réputé pour son sens aigu des affaires, ce qui lui a pratiquement permis de contrôler le marché des pharmaceutiques. Certains le désignent comme étant hégémoniste et monopolisateur, et attribuent son influence professionnelle à sa parenté avec « le régime Assad ». Avec son accent syrien, il répond avec un sourire las à ces accusations : « Mon travail et mes efforts sont donc partis en fumée ? En quoi le régime m'a-t-il été utile ? »

La guerre a éclaté en 2013. Les usines d'Abou Khaled en Syrie ont été détruites et ce qui n'a pas été détruit par les bombardements a été pillé. Une immense lassitude s'est emparée de lui. Il n'arrivait pas à s'accoutumer à l'oisiveté. Repartir de zéro dans des conditions périlleuses lui était encore plus difficile, surtout que les milices et les éléments armés, dit-il, voulaient se venger de tous ceux qui ne faisaient pas partie de leurs rangs et qui ne partageaient pas leurs idées et leurs orientations politiques.

Un appartement luxueux... et de l'inquiétude

Abou Khaled décide de quitter la Syrie. Craignant pour la vie de ses enfants qu'il souhaite envoyer en Europe, il se rend au Liban. Il rêve de construire un nouvel avenir pour sa famille, loin des problèmes et des épreuves de la guerre. Il entre de façon légale au pays et achète pour plus d'un million de dollars, un appartement luxueux dans le quartier de Aïn Mreïssé, sur le front de mer. Abou Khaled n'avait pas amené ses meubles avec lui. Il était entré au Liban non pas en tant que réfugié, mais en tant qu'homme d'affaires ayant un compte garni de plusieurs millions de dollars américains qui lui permettent d'obtenir facilement un titre de séjour. Légalement, il est classé dans la première catégorie pour les titulaires de cartes de séjour. « Je peux acheter la nationalité libanaise, si je le souhaitais. Et facilement », ricane-t-il.

La facilité avec laquelle il a déménagé et acquis un appartement de haut standing pour sa famille n'a pas pour autant atténué sa souffrance. « L'argent n'est qu'un outil permettant d'assurer un logement et de subvenir aux besoins de la famille », commente-t-il avec amertume, en assurant qu'il souffre d'un manque de sécurité. L'inquiétude l'accompagne comme son ombre, depuis que son fils aîné s'est rendu en Europe.

Ce dernier a vécu l'expérience de l'exode. Le père explique qu'un de ses amis lui avait conseillé d'envoyer son fils en Suède par le biais d'une agence de voyage, à bord d'un bateau de croisière qui le conduirait d'abord en Grèce, pour la modique somme de 5.500 dollars. Un voyage à bord d'une barque ou d'un canot pneumatique aurait été dangereux. Abou Khaled n'accorde plus de l'importance à l'argent. Toute son attention se concentre sur la protection de ses enfants : « J'ai vécu des heures et des journées entières dans l'angoisse. Je n'ai trouvé le sommeil que lorsque mon fils

est arrivé en Grèce et qu'un ami l'a pris en charge et l'a fait passer en Suède ».

Égalité devant la guerre

Abou Khaled constate qu'en temps de guerre, riches et pauvres deviennent égaux face à la peur de l'inconnu et au sentiment permanent d'inquiétude. Il estime que la fortune ne sert plus à rien si un individu perd un être qui lui est cher : « L'argent va et vient, mais la mort est traître ».

La famille d'Abou Khaled mène grand train. Les vœux de la « dame de maison » sont toujours exaucés. Les mets les plus raffinés sont toujours servis à table. Ses filles vont dans les centres commerciaux pour acheter de beaux habits de marque qui leur permettent de parader devant leurs amies venue d'Alep, lorsqu'elles sortent ensemble pour un café ou un thé. Sa fille, Cham, se soucie peu de la guerre. Elle dit en avoir assez du « mensonge et de l'hypocrisie » qui marquent, selon elle, la vie des Syriens dans son pays. Elle ne se soucie guère non plus de la politique et veut vivre en paix dans un pays étranger. Elle attend que sa demande d'admission dans une université soit acceptée pour partir du Liban.

Cham est âgée d'une vingtaine d'années. Elle ne sait pas comment passer le temps. Le matin, elle sort marcher en compagnie de sa mère et de sa sœur sur la corniche de Manara, avant de prendre un petit-déjeuner sain « pour préserver sa ligne ». Elle passe le reste du temps sur Internet, à chatter avec des amis.

La jeune fille évite de parler de la situation dans son pays. Son père l'a mis en garde contre toute implication dans des problèmes dont il peut se passer, « surtout que la haine contre les Syriens en général et les réfugiés en particulier, s'est accrue sensiblement depuis la guerre et les pressions socio-économiques que celle-ci a générées ». Cham explique : « On se retrouve seul lors d'un drame. La nature humaine est ainsi faite, l'amour de soi passe avant celui des autres. Tout ce que je souhaite est que ma famille reste à mes côtés, ne pas avoir à vivre dans le besoin et à tendre la main à des étrangers comme le font mes compatriotes qui sollicitent la compassion de la société et du monde extérieur. Leurs droits sont spoliés et leur dignité foulée aux pieds ».

Elle reconnaît que « l'argent procure, malheureusement, le respect. S'il se perd, notre dignité disparaît avec lui ». Cham n'a pas vécu de près ce qu'on raconte à propos des cadavres dans les rues, des assassinats et des viols, parce qu'elle résidait à Damas « où la vie est normale et où les Syriens vaquent normalement à leurs occupations quotidiennes. Les forces du régime contrôlent la situation et sont prêtes à contrer toute attaque ».

Hanine, la sœur de Cham, critique en revanche le train de vie luxueux de certaines amies syriennes de sa sœur, installées au Liban. À l'en croire, plusieurs d'entre elles sont insensibles à la situation sociale lamentable de nombre de leurs compatriotes et au drame humanitaire des réfugiés, et ne se soucient que du nec plus ultra de la mode et de l'acquisition de robes dernier-cri, à des prix qui dépassent parfois plusieurs centaines de dollars.

Contrairement à Cham, Hanine travaille avec son père, associé avec un de ses amis dans le domaine de l'immobilier. Elle préfère passer son temps derrière un bureau pour gérer les affaires de son père, au lieu de traîner dans les cafés et écouter ce qu'elle a appelé les « sornettes » des femmes et leurs histoires « superficielles ».

Hanine s'efforce autant que possible d'aider les Syriens qui travaillent sur les chantiers de son père. « Le bonheur m'envahit lorsque je vois l'un d'entre eux travailler d'arrache-pied pour subvenir aux besoins de sa famille. Nous l'aidons sans hésiter. Je souhaite que le monde modifie sa perception

du Syrien qui n'est ni un voleur, ni un escroc, ni un violeur. Nous voulons juste vivre en sécurité », affirme-t-elle.

Du commerce de l'or à celui des sous-vêtements

L'expérience d'Abi Koussay est différente de celle d'Abou Khaled. Il a perdu tout l'argent qu'il avait gagné grâce au commerce de l'or, après avoir fait confiance à un individu devenu par la suite son associé dans sa bijouterie à Homs. Deux mois sont passés avant qu'il ne découvre que cet ami en qui il avait confiance l'a trahi et s'est entendu avec un groupe d'individus appartenant, selon ses dires, à l'une des milices syriennes, pour lui tendre une embuscade. Ces derniers l'ont emmené dans une ferme abandonnée et l'ont contraint de signer un contrat de concession, en le menaçant de liquider ses enfants s'ils le croisaient de nouveau dans la région.

Abi Koussay n'a pas pensé au moment même à l'argent. Il a juste prié Dieu de le sauver. Que l'argent aille au Diable ! Il a ensuite cédé sa résidence luxueuse à Lattaquié à l'une de ses connaissances, contre une somme modique et s'est rendu au Liban où il a loué un appartement à Hamra pour 1.500 dollars par mois. Il y est resté six mois puis il est parti en Turquie où il a acheté une maison pour 80 000 dollars et ouvert une boutique de prêt à porter et de sous-vêtements. « Un regard condescendant est porté sur le Syrien, qu'il soit pauvre ou riche. Tout le monde souffert à cause de la guerre », commente-t-il, avant d'ajouter : « Au plan personnel, je ne fais plus confiance à personne et je n'aide que les personnes qui ont besoin d'assistance ». Concernant les différences sociales, il affirme : « Lorsqu'on nous désigne comme étant « des riches », j'éclate de rire et je réponds : « Ce qui nous distingue des autres est que nous pouvons manger sans avoir à tendre la main et attendre, mais la nourriture a le même goût d'amertume à cause des événements et de l'instabilité qui nous affectent ».

Abou Koussay enchaîne : « La guerre a brisé les rêves de tous. Les habitations sont devenues des ruines. Nous avons été contraints à l'exode pour avoir la vie sauve. L'argent peut nous procurer une certaine sécurité, mais il ne nous permettra pas d'avoir l'esprit tranquille ».

Les nouveaux riches

Issu de la classe moyenne syrienne et installé au Liban, Raéd (un pseudo) évoque l'émergence d'une nouvelle classe sociale en Syrie, celle des « nouveaux riches, sans conscience, dont les affaires ont prospéré aux dépens des drames d'autrui. « Cette appellation, dit-il, s'applique à tous ceux qui ont profité économiquement de la guerre et qui ont exploité le besoin populaire de denrées de base, pour monopoliser celles-ci avant de les vendre à des prix élevés ». « Nombreux sont ceux qui ont aussi profité de l'émergence d'un marché noir d'objets volés et d'armes en tous genres », fait-il remarquer, avant d'ajouter : « Ce qui me dérange le plus, c'est le fait que mon voisin soit devenu du jour au lendemain propriétaire de terrains qu'il a acquis pour des sommes astronomiques. Certains disent qu'il a fait son argent grâce au marché des meubles volés ou saisis sous la menace par les « chabbha ».

Raéd ne cache pas son effarement : « Comment une personne peut-elle vivre au détriment des autres et les dépouiller de leur dignité ? Qu'elle les aide au moins ! Il éprouve du chagrin pour toute personne nantie qui s'accroche à son argent sans aider ceux dans le besoin, soucieux seulement d'obtenir du pain pour faire taire la faim de leurs enfants.

Les déchets des uns sont une ressource pour les autres

Saeed AlBatal

Le blocus imposé depuis des années par les forces du régime syrien sur la région de la Ghouta orientale, fief rebelle dans le Rif de Damas, y a compliqué les choses, soulevant de nombreuses interrogations au sein de la population, sans que pour autant ne se profile à l'horizon les prémices de réponses définitives. Ces interrogations ne concernent pas la nature de l'adversaire qui impose le blocus, ni la forme que prendront les relations avec lui à l'avenir, encore moins la violence avec laquelle sont menés les raids donnant aux habitants l'impression qu'ils durent depuis la nuit des temps. Ces interrogations concernent plutôt la façon de continuer à vivre dans des conditions que nul ne pensait connaître dans ce pays.

Vers la fin de l'été, les habitants de la Ghouta s'empressent d'aller dans la nature et dans les endroits ouverts à la recherche d'un espace pour respirer dans les champs de blé doré. Là-bas, Abou Rateb, tout en sirotant une boisson à base d'orge et non de grains de café, m'a fait part de sa nouvelle inquiétude. Cette nouvelle recette a été inventée par un café de la ville assiégée de Douma, après que le prix des 200 grammes de café ait dépassé les mille livres syriennes.

J'ignore la profession originelle d'Abou Rateb. Je l'ai rencontré pour la première fois après que les forces de l'opposition aient chassé l'armée du régime de Douma. À l'époque, il était chargé de vider les stations d'essence à Ghouta, pour le compte du Conseil national, et de les transporter vers des régions sûres, de peur qu'elles ne soient bombardées.

Le hasard nous a par la suite réunis dans les champs de blé. Le voilà qui boit. Aujourd'hui, il est responsable d'un terrain relativement grand, dans la région de Chifouniyé, qu'il plante de blé. Probablement, il a fait plusieurs autres métiers avant d'en arriver là.

Lorsque le recyclage du plastique avait pris de l'essor, Abou Rateb a transformé une partie de la parcelle en usine de récupération, et ce en accord avec les propriétaires qui étaient devenus d'ailleurs des partenaires.

Si le nom de la première personne à avoir mené cette opération chimique reste mystérieux, d'aucuns font remonter l'origine de cette découverte à Gaza et aux Palestiniens. Il n'en reste pas moins qu'Abou Rateb a été le premier habitant de la Ghouta à avoir bénéficié de cette technique pour la production de gaz. Il remplissait des bonbonnes d'une contenance équivalente à cinq heures de combustion et dont le prix se chiffrait en quelques milliers de livres syriennes, au moment où le tarif de la bonbonne de gaz fournie par les forces du régime atteignait des sommes pharamineuses dépassant les 40 000 livres syriennes. Encore fallait-il les trouver sur le marché.

L'usine qui avait commencé avec deux barils compte aujourd'hui un grand broyeur de plastique, six barils qui fonctionnent alternativement tout au long de la journée, huit ouvriers et un pick-up.

L'usine recycle toutes les formes de plastique. Il en ressort simultanément du gaz, du benzène, du kérosène, du mazout et de la graisse. Cette dernière matière est mélangée à de

la sciure de bois et sèche sous forme de bâtonnets. Elle est vendue sous l'appellation de « bois intelligent », puisqu'elle est rapidement combustible, dure longtemps et ne laisse pas de traces de suie.

Comme Abou Rateb n'aime pas parler chiffres, il m'a fait part de son inquiétude qu'il résume en deux options plus difficiles l'une que l'autre. Il devra soit réduire le nombre d'heures dont il bénéficie du courant électrique soit réduire considérablement sa consommation en eau de manière à ne remplir son réservoir qu'une fois la semaine. Comment peut-il le faire au moment où il a besoin de grandes quantités d'eau pour se doucher, nettoyer les lieux, ou encore laver les couches de son nouveau-né Mahmoud.

Cerise sur le gâteau : le plus grand réservoir parmi les trois dont il dispose et qui sont reliés l'un à l'autre s'est fissuré la veille, lors des raids qui ont coûté la vie à quatre civils dans les environs.

Abou Rateb pensait installer des réservoirs en plastique qui lui permettraient d'augmenter ses capacités à emmagasiner l'eau sans pour autant être obligé d'ouvrir l'eau à haut débit. « Non, pas aussi facilement », lui dis-je.

Le vrai problème c'est que le plastique est en baisse constante. Mais je ne le dis pas devant les habitants pour éviter qu'ils ne cèdent à la panique. En réalité, dans l'est de la Ghouta, il n'y a presque plus de plastique. Les dépôts de sacs en nylon dans la ville de Arbine ont vendu la dernière grande fournée, il y a une semaine. Ils ont stocké ce qui en restait comme réserves ou en attendant une flambée des prix.

« Tu sais ? », me lance Abou Rateb, après avoir bu une gorgée de cette boisson qu'il appelle café. « Hier, en attendant mon tour pour annuler l'abonnement au générateur électrique pour le pompage d'eau, j'ai vu le paradis à la télévision. »

« Quel était ce paradis, Abou Rateb ? »

« Le paradis c'est des monticules de déchets, des montagnes et des montagnes d'ordures, partout, dans chaque rue, à chaque tournant. C'est Beyrouth, mon ami. Tout le monde jette les ordures ménagères et il n'y a personne pour les ramasser. Les gens circulent dans les rues en portant des masques et le gouvernement est perplexe, ne sachant que faire. Tu y crois ? Tout un pays observe la situation avec confusion, alors que ton pote Abou Rateb suit les nouvelles à la télévision comme le fait Ali Baba en entrant dans la caverne. »

Abou Rateb se lance alors dans une description de cette

scène qui l'a abasourdi. « Le journaliste a reçu quelqu'un qui semble être l'un de ces experts en écologie et défenseur de l'environnement. Il nous a raconté que le problème ne réside pas dans les déchets organiques qui ne constituent que 30 % des ordures et qui sont biodégradables. Selon lui, la catastrophe se pose au niveau du plastique... Tu t'imagines ! Le plastiiiiiiiique. Plus de 50 % des monticules de déchets sont constitués de plastique. Ils ont repassé les séquences et j'ai failli avoir une syncope. J'avais l'impression d'observer quelqu'un qui jette du pain, puis l'écrase avec le pied. Il en rejette et l'écrase à nouveau. J'ai failli pleurer. Si on me confiait ce pays rien qu'une semaine – moi qui a été noirci de la tête aux pieds par la suie des pneus brûlés – je résoudrais le problème et m'enrichirais en même temps. » Il prit une gorgée de son café d'orge et ajouta avec désolation : « Je peux résoudre des problèmes à l'échelle nationale et je ne vois aucune issue à mon propre problème. Quelle absurdité. »

Alors qu'Abou Rateb se lamentait sur son sort, je buvais avec lui ce qu'il appelait café. J'ai failli mourir de rire au milieu de ces champs de blé doré, sous le rugissement des avions militaires et le bruit lointain des canons. Je voyais en lui l'Abou Rateb qui me faisait rire à chaque fois que je le recevais à la maison. Je le reconnaissais même avant d'ouvrir la porte en raison des effluves de carburant recyclé à partir du plastique qu'il dégageait. Je l'appelais alors à travers la porte en lui disant : « Abou Rateb, tu pues. » Commentait alors la crise de fou-rire, lorsqu'il me rétorquait : « C'est l'odeur de l'argent, mon fils... Ouvre la porte... Qu'est-ce que tu en sais, toi ? Je jure que je ne passe pas devant une fille sans qu'elle ne se retourne dans ma direction. »

Puis il entrait en annonçant : « J'apporte mon café pour ne pas te déranger ». Et il commençait alors à me raconter comment il a résolu tel ou tel problème. Il s'agissait de problèmes vitaux de la vie quotidienne, plus compliqués que l'intervention russe, l'accord sur le nucléaire ou la prise de position de la Turquie.

À l'instar des autres personnes dans la région assiégée, il niait les réalités politiques et stratégiques et ne les inscrivait jamais en tête de ses priorités. Il ne le faisait pas machinalement, par idiotie ou ignorance, mais il me disait en pointant le toit de ma maison : « Toutes tes conférences sur la problématique de la signature de l'accord nucléaire avec l'Iran ne te répareront pas ce lustre en panne. »



L'épopée d'une attente à la gare



Rabih el-Amine*

Le taxi-service s'arrête devant le bâtiment qui est en même temps un pont. « C'est par là », me dit-il. Je regarde dans la direction qu'il m'indique et je vois au loin des taxis blancs garés en deux files près d'un bus dont l'un des côtés est couvert d'une publicité en couleurs pour un café brésilien qui m'est inconnu.

Je descends de voiture et j'enjambe les blocs de béton qui me séparent de ce qui est supposé être un parking et une gare routière. Je me dirige vers le seul conteneur-bureau allumé pour m'enquérir des départs pour la Syrie. Devant le conteneur, une banderole jaune est accrochée avec, en bleu, les inscriptions suivantes: « Tartous, Baniyas, Jablé, Lattaquié ». En dessus, on peut lire : Jordanie.

Je m'arrête devant le guichet et j'attends que l'employé de service finisse de parler sur son téléphone portable. La communication n'en finit plus. Mon attente se prolonge. Je contemple la publicité du bus qui montre une voiture présentée comme un lot à gagner, au-dessus d'une cafetière dessinée à la hâte. Du moins, j'ai l'impression qu'elle l'est. Je me retrouve en train d'imaginer la saveur et l'odeur du café, moi qui a cessé d'en boire depuis que j'ai arrêté de fumer, il y a presque dix ans.

Je me retourne vers l'employé toujours occupé à parler au téléphone. Il doit sûrement deviner que je ne suis pas pressé. La gare qui s'étend devant nous est vide. Rien n'indique un départ prochain. Pas de foule, pas de passagers. Même les chauffeurs de taxi ont disparu alors que normalement ils courent derrière chaque passager potentiel et ne le lâchent pas avant de s'assurer qu'il s'est installé sur l'un des sièges de leurs véhicules.

Mon regard croise celui de l'employé qui poursuit sa conversation téléphonique,

laquelle m'a paru privée. Il est question de ses enfants, du tarif demandé par le médecin de son père. A un moment donné, il est question d'un fromage Halloum qui n'est pas arrivé à Abou Wahid. Comme s'il voulait que je partage ses soucis, il m'indique la porte du conteneur du coin de l'œil. Je regarde la porte et j'entre sans hésitation, comme si j'étais un habitué des lieux. Un deuxième clin de l'œil et je me retrouve assis sur une chaise sur laquelle on avait déposé un coussin usé par le temps et qui avait pris la forme du siège et de tous ceux qui y ont pris place à tour de rôle.

L'employé se tourne vers moi et, toujours avec les yeux, il me fait signe de l'excuser en murmurant un : « C'est une communication internationale ». J'évite de répondre et fuis son regard en fixant une pile de journaux déposés sous la table. Sans le produit bleu au-dessus de la pile, je n'aurais jamais deviné qu'ils servaient à nettoyer la vitre au bas de laquelle on avait percé un cercle asymétrique pour en faire un guichet et faciliter ainsi la communication et le transfert d'argent et de billets entre l'employé et ceux qui attendent dehors. Soudain, une abeille s'envole et heurte la vitre avant de tomber dans la tasse de thé devant l'employé.

A l'extérieur, deux hommes portant chacun une valise sur l'épaule, passent. J'essaie de deviner leur destination mais mes yeux sont attirés par un mur grillagé à l'autre bout de la route, un mur construit entre une gare routière sans



passagers et une mer dans un port commercial. C'est du moins l'impression que j'ai eue à partir de mon siège en regardant ce qui m'a semblé être une entrée pour le passage de marchandises seulement. Sur le mur, deux vélos sont dessinés, mais sans leurs cyclistes. On aurait dit que l'espace dans son ensemble, avec ses murs et ses dessins, a perdu sa foule.

L'abeille s'envole de la tasse de thé et heurte à nouveau la vitre. Je me lève et me dirige vers la porte, puis je sors, laissant l'employé toujours plongé dans sa conversation. Il n'y a plus aucune trace des deux hommes. C'est comme s'ils s'étaient volatilisés. Ils sont peut-être montés à bord du bus qui affiche la publicité du café brésilien. Je scrute les vitres du véhicule, couvertes de rideaux cramoisis. Je remarque un homme et une femme installés sur les sièges avant, en attendant le départ. Je me dirige vers les taxis. Le chauffeur de l'un d'eux est occupé à empiler dans l'immense coffre de sa voiture des sacs qu'un de ses camarades lui tend. Le chauffeur me regarde longuement. « Tartous ? », me demande-t-il. Je hoche la tête. Son camarade reprend : « Damas ? ». « Non », répondis-je. Ils continuent de ranger les sacs pendant

que je me dirige vers une cour qui semble être un quai d'attente ceinturé de bancs de béton en demi-cercle. Certains sont gris, d'autres sont peints de couleurs fades et d'autres sont recouverts de bouts de caisses en carton que quelqu'un a aplanis pour en recouvrir le béton afin d'en faire un lit de fortune, qui puisse protéger celui qui s'y étendra de l'humidité du vent marin, devenu frais en cette période de l'année.

Une dizaine de personnes sont assises ou font les cent pas. La plupart sont des chauffeurs ou des employés de la gare. Un cafetier n'arrête pas de tourner autour d'eux. Il leur propose des boissons chaudes, retient par cœur leur commande et leurs visages avant de disparaître pour un moment derrière un panneau publicitaire sans publicité. Il allume un réchaud à gaz pour chauffer de l'eau, puis prépare du café qu'il verse dans de petites tasses avant de les distribuer rapidement à ses clients, sans les confondre. Il prend 1.000 livres pour chaque tasse de café ou de thé et 2.000 livres pour du Nescafé servi dans une grande tasse en carton.

Le vendeur de café s'approche de moi. Il me demande ce que j'ai envie de boire. Sans me donner le temps de

répondre, il se tourne vers un homme assis à proximité et lui pose la même question. Je me hâte de retourner vers le conteneur-bureau avant qu'il ne revienne. De loin, je constate que l'employé a terminé sa conversation téléphonique. Je me dirige vers lui et je me tiens devant le guichet. Je le regarde. J'hésite un peu. Il me regarde à son tour d'un air absent. Je balbutie, je bute sur les mots, je m'excuse et m'éloigne lentement. Je traverse la route qui sépare la gare de l'enceinte du port. Je m'arrête et je jette un dernier regard sur la gare et sur le dessin des deux vélos. Un taxi-service s'arrête. « Hamra ? ». Je monte à côté du chauffeur.

Au fur et à mesure que la voiture s'éloigne de la gare, la mer commence à se dévoiler progressivement. Je l'observe en pensant à la publicité du café sur le bus, au vendeur qui servait un café sans arôme. N'en avait-il vraiment pas ou ai-je cessé de le discerner depuis que je n'en bois plus ? Je ferme les yeux. J'imagine comment sera le goût du café pendant que je conduirai la voiture montrée dans l'annonce... dans les rues du Brésil.

* Écrivain-cinéma libanais

Deux mémoires d'une même ville

Ali Jazo*

La mémoire joue un rôle prépondérant dans la manière dont nous percevons les autres, et dans notre aptitude à les accepter ou à les rejeter. Nous sommes autant les produits de notre mémoire que les responsables de nos actes. Peut-être même que nos actions résultent, d'une certaine façon, de notre mémoire, dans ses réminiscences tristes et joyeuses. Cette réalité s'applique aux individus comme aux groupes et aux peuples.

Je me trouve à Beyrouth depuis deux ans environ. Quand les choix de vie ont été réduits à néant dans mon pays, la Syrie, le seul refuge qui me restait était Beyrouth.

Plusieurs années avant cet exil, j'écrivais déjà dans les quotidiens « as-Safir », « al-Hayat » et « al-Mustaqbal », qui paraissent dans la capitale libanaise. Mes souvenirs passés de la ville se résumaient à des articles de presse et des écrits littéraires. A présent s'est ajoutée à cette mémoire littéraire, aussi relative, pauvre et prisonnière de l'imaginaire soit-elle, de nouveaux souvenirs axés sur les faits de la vie quotidienne, alimentés par un vécu tout nouveau. Pour moi, des sujets tels que l'instauration du mariage civil, la cherté des loyers à Beyrouth, les problèmes d'eau et d'électricité, sans compter le règlement de la crise des déchets, et bien d'autres questions d'ordre public libanaises et urgentes, sont devenues très importantes.

Il se peut que l'expérience de la difficile crise des réfugiés syriens soit vécue différemment par un poète que par d'autres. Toutefois, vivre dans une petite ville, pleine de vitalité et de tensions, et partager avec de nouveaux amis leurs habitudes et leurs rêves, demeure une expérience aussi ardue que tentante.

Durant les années de la présence militaire syrienne au Liban (1975-2005), les Libanais n'ont pas connu l'ensemble des Syriens de manière suffisante et conforme à la réalité. La grande majorité des Syriens était cachée derrière le masque du régime sécuritaire de Damas, étant donné que la Syrie était un pays renfermé à l'intérieur, mais ouvert vers l'étranger. Il n'y avait sur le territoire libanais que deux catégories de Syriens, totalement opposés l'une à l'autre. Deux mondes : celui des soldats syriens qui relevaient d'un système sécuritaire cruel et effrayant, et celui des pauvres de Syrie, notamment

les ouvriers, les journaliers et tous ceux qui, fuyant la misère chez eux, étaient venus chercher un emploi au Liban. C'est pratiquement la seule mémoire qui subsiste, au Liban, des longues années de présence syrienne : la mémoire sombre des militaires avec tout ce qu'elle entraîne d'injustice, d'abus contre les lois et de non-respect des libertés, et la mémoire des ouvriers syriens dont la présence au Liban n'était à la base que la conséquence du régime militaire autocratique dans leur pays. Ce régime a pesé de manière négative sur tous les aspects de la vie, notamment sur l'économie, l'emploi, et l'accès à une vie digne.

L'exportation syrienne, si l'on peut s'exprimer ainsi, revêtait un caractère double et contradictoire. D'une part, il y avait l'image du soldat syrien, et d'autre part, celle du pauvre ouvrier. On a ainsi limité la Syrie et les Syriens à ces deux seules catégories, et c'est sur ces bases que s'est constituée la mémoire des Libanais par-rapport aux Syriens avant le printemps de 2011.

Depuis cette période, les Libanais ont fait la connaissance de nouvelles catégories de Syriens qui ont afflué au pays par grandes vagues, fuyant la guerre, la peur et la destruction. Avec le temps, beaucoup d'entre eux se sont établis dans différentes villes et villages libanais. Le type de relations qu'entretiennent les Syriens et les Libanais a totalement changé, puisque les premiers ne sont pas là pour exercer une domination sur les seconds, mais pour rechercher la protection et la sécurité, et les seconds se sont rendu compte que les Syriens sont différents de l'image qu'ils s'en faisaient avant la révolution syrienne.

Les nouveaux Syriens, qui résident au Liban pour une durée indéterminée, et dont la majorité est formée de jeunes, agissent dans le sens d'une purification de la mémoire commune des peuples libanais et syriens. Le nouveau mode de vie et les impératifs de la coexistence, malgré la concurrence inévitable sur les ressources générales, favoriseront les chances de réconciliation et d'harmonie, après une relation déséquilibrée durant les années de présence syrienne au Liban. Les nouveaux Syriens sont des civils, pas des militaires, notamment des étudiants, des écrivains et des artistes, ainsi que des

ouvriers, des commerçants et des individus aisés. On peut dire que la classe moyenne syrienne, ou ce qu'il en reste, est celle qui a pu résister et demeurer au Liban, que ce soit dans le domaine du travail, ou au niveau de la rectification des relations quotidiennes naissantes entre Syriens et Libanais.

On peut comprendre les raisons qui ont poussé certains Libanais à rejeter l'afflux intense de réfugiés syriens durant une courte période. Leur mémoire passée des Syriens est truffée de sentiments d'humiliation provoqués par les comportements du régime de Damas au Liban. Leur refus n'est pas seulement motivé par la rareté des ressources et les pressions résultant de la crise économique, il est dû à un facteur psychologique qui joue un rôle important dans cette affaire.

Sur un autre plan, dans la majorité des cas, le réfugié syrien reflète désormais une nouvelle image. En effet, les raisons de la présence des Syriens aujourd'hui au Liban sont les mêmes qui ont motivé, dans le passé, le rejet de la présence syrienne armée par les Libanais. C'est vraiment un moment unique : ceux qui fuient aujourd'hui la grande prison syrienne ressemblent, au fond d'eux-mêmes, aux Libanais, dont plusieurs auteurs et journalistes ont été les victimes du pouvoir syrien. Les Syriens victimes d'injustice, qui ont fui l'enfer, se sont retrouvés confrontés à l'image qu'on avait d'eux dans le passé. Ils sont actuellement en train de se forger une image qui leur ressemble, ce qui n'est pas aisé.

Malgré tout, avec le temps, l'habitude prend le dessus. Ce qui paraissait tout d'abord étrange, temporaire ou encore inacceptable et insupportable, porte parfois en lui une graine de bonnes idées. Une fois de plus, la mémoire joue son rôle précieux, vital et fructueux, cette fois en offrant un regard qui va au-delà de la sombre réalité, vers une mémoire dont le pilier est un avenir où chacun aura droit à une vie digne.

Le combat syrien quotidien au Liban, tout comme celui des militants libanais, offre une nouvelle occasion d'accéder à un monde sans peur et sans rancunes.

* Écrivain et poète syrien

Le théâtre syrien au Liban

Abido Bacha*

A Dario, seul « joyau des deux Orients »

Le théâtre syrien a brillé au cours des dernières années, grâce à des figures comme Saadallah Wannous, Fawaz Saher, Manuel Gigi, Nayla Atrache, Ghassan Massoud, Ayman Zeidane, Assaad Fedda, Doreid Laham, Nohad Kalii et Mohammed Maghout. A travers leurs œuvres, ces personnes ont (ré)approvoisé des théories contemporaines, tantôt en bien, tantôt en mal. Mais l'irrégularité n'a rien de mauvais. Son absence est synonyme d'art mort, un art des morts. L'idée arabe est la même au théâtre. L'énonciation est un art organique. Elle donne l'image d'un être assassiné qui rêve de vie.

A partir de la moitié du vingtième siècle – appelée deuxième période – le théâtre syrien a connu des moments de gloire dont plus personne ne se souvient parmi les deux publics de la guerre en Syrie : « Les gens des cavernes » de Fawaz Saher, « Une soirée avec Abi Khalil Kabbani » et « Oubliez Érostrate », soit des dizaines d'œuvres composées, enflammées par l'inquiétude qui s'est emparée des civilisations, et d'autres qui sont, quant à elles, le fruit de tentatives d'emprunter ou de donner une certaine lecture d'éblouissantes compositions théâtrales glanées à travers le monde. L'expérience du théâtre al-Chawk s'inscrit dans ce cadre. La compréhension du monde du théâtre syrien aussi. Des tentatives soutenues d'institutionnaliser le monde du théâtre ont été menées. Nous avons ainsi assisté à l'édification de plusieurs immeubles et bâtiments.

Le théâtre s'est développé sur la base de l'interprétation que le pouvoir donne de la réalité, du terrain. La différence entre les deux est cependant énorme. Les plateaux se sont faits l'écho de la réalité, au même titre que les récits narratifs mais plus personne ne s'en souvient, parce que le rapport à l'environnement ne se limite plus aux tendances à embellir les pratiques modernes. Le bruit de la guerre a dominé toutes les tentatives d'analyser les rapports du passé au présent dans la mesure où celui-ci s'inscrit dans le prolongement du premier. La Syrie s'est appropriée la genèse du théâtre en multipliant les adaptations, avec le « théâtre national populaire », le « théâtre ambulante » et le « théâtre ouvrier ». Plus personne ne s'en souvient parce que les cinq ans de guerre ont poussé les artistes dramaturges non pas à développer leur créativité narrative sur scène, mais à l'emporter vers d'autres contrées. Une partie du monde du théâtre s'en est allée vers d'autres pays, d'autres rives et d'autres langages, dans ce qui semble être comme des préparatifs à l'arrivée d'autres figures théâtrales, qui suivront ceux qui les ont précédés, tant que la guerre durera. Il n'y a de pas qui paniquer, cependant, n'était-ce la vue de ces bonnes gens, aux rêves brisés, soucieuses de subvenir à leurs besoins dans des contrées éloignées.

Depuis leur arrivée au Liban, les artistes dramaturges syriens ne cessent d'élargir leur présence au lieu d'introduire des changements radicaux à la règle du jeu. La présence théâtrale syrienne continue de s'inscrire dans le prolongement de sa présence passée au Liban, durant la guerre, en ce sens que cet élargissement s'est réalisé sans que des réponses ne soient apportées à des questions pourtant fondamentales. Cet art a été considéré comme un phénomène linguistique, un phénomène qui ne suscite l'enthousiasme que de ceux qui ont accumulé les remords et qui vont à la quête de débris de rêves avortés et de temps volés. Il n'y a rien de saillant en dehors de cette vérité. Certains Libanais ont contribué à détourner certains dramaturges syriens des concepts établissant une distinction entre les dimensions esthétiques de l'art et d'autres, sociale notamment. Les alignements ont entraîné le théâtre syrien loin de la quête d'un nouveau langage visuel, esthétique, capable de modifier la compréhension arabe de cet art. Il n'y a aucune exagération dans cela, du moment que nombreux sont ceux qui assurent que la présence théâtrale syrienne au Liban, au cours des quatre ou cinq dernières années, a permis une exploitation des planches, comme moyen d'expression, dans le cadre du conflit en cours en Syrie. C'est le langage du public qui a été mis en valeur sur les scènes, non celui de l'art ou de l'artiste. De la sorte, le théâtre est devenu un genre d'espace public, fixe, qui ne se libère pas du piège du populisme. Le public est composé des gens d'un même quartier et non pas de plusieurs quartiers. La pièce « Je ne m'en souviens plus », de Waël Ali, a enfermé la créativité à la surface des mouvements extérieurs. L'impression qui s'en est dégagée est qu'on s'apprêtait à écrire la biographie d'un homme qui s'est opposé au pouvoir au cours des dernières années ; un ancien détenu qui narre une arrestation et une expérience en prison, loin de la créativité propre à tout dramaturge qui aspire à une symbiose avec le public. C'est que le public est déjà prêt : une pièce d'opposant pour un public d'opposants.

D'aucuns ont réalisé, une fois à l'intérieur du théâtre Tournesol, que le concept que les Européens donnent au « théâtre » n'existe plus. D'autres ne l'ont pas compris parce qu'ils se sont identifiés au récit, comme s'ils étaient installés chez eux ou dans leurs lieux de rencontre habituels. Un public sur la scène, et non pas dans la salle, a entouré l'ancien détenu. Ce dernier n'a pas relaté son récit ni celui de ceux qui l'avaient soutenu à l'époque, parce qu'il n'a pas arrêté de répondre aux questions d'un homme aux orientations politiques claires, qu'il a confirmées d'ailleurs en

rappelant au public, à travers des photos et un diaporama, des événements que cet homme, tranquille et légèrement agacé par l'attroupement des gens autour de lui, a vécus. Ce dernier était tout aussi agacé par la nature de la relation entre lui et celui qui veut gagner la confiance du public au fur et à mesure que ses failles, celles du narrateur, apparaissaient. Il n'y avait pas matière à interprétation parce que le théâtre a permis à la politique pure d'occuper une scène dont le langage a été puisé dans un ouvrage de guerre, de mort, d'assassinats, de destructions et de démembrement. La présence de l'homme était lourde. Il baragouinait plus qu'il ne racontait parce que le récit, dans ce cas, n'était pas libérateur mais servait à orienter la parole vers un espace déterminé, un labyrinthe politique à travers lequel nous avons rapidement entrevu un spectacle fragmenté et non pas des actes d'un spectacle unifié comme dans un « Hyde Park ».

Le théâtre Tournesol est l'un des piliers « des pièces d'opposition » permettant au spectacle d'atteindre sa dimension populaire, à partir du moment où le public participe au dialogue. Rien de plus. Cela n'a rien à voir avec la curiosité. La relation entre le théâtre et la pièce est fondée sur la nécessité politique, une nécessité qui autorise une correspondance entre l'équipe de travail et la direction du théâtre.

Le spectacle n'a pas eu droit à l'aventure que constitue le jeu sur scène parce qu'il s'est heurté au déséquilibre au niveau du concept de l'identité nationale, auprès des Libanais. Le message du frère devient celui des deux frères, même s'il reste unique. Le doute s'amplifie parce que les mines semblent se multiplier au lieu que les anciennes ne soient désamorcées. C'est ainsi qu'apparaissent les pièces syriennes aux Libanais : des expressions tendues, tronquées et des actes fragmentés. Le théâtre syrien tombe dans la culture d'ombre libanaise, devient une ruine sans essence et sans trame, parce que les dialogues de vie – la joie de faire du théâtre s'assimile à un dialogue de vie – se sont interrompus depuis que les opérations de réparation de l'âme humaine ont commencé à ressembler aux opérations de chirurgie plastique en cours. Il n'y a plus de réseaux de lecture des œuvres créées parce que la lecture se limite à la réalité telle que perçue par l'auteur du spectacle ou de la pièce : une réalité liée au cadre strict d'un pays en guerre, le sien. Le directeur est occupé à déterminer les orientations au lieu de se fier à la boussole qu'est la créativité. Certains ne savent pas rester tranquilles. C'est ainsi que des informations ont circulé au sujet de menaces adressées à la direction du théâtre Tournesol, qui insistait pour présenter la pièce « Je ne m'en souviens plus ».

Il y a eu un signe révélateur, dans ce contexte. Celui-ci s'est manifesté par l'initiative d'un site d'information électronique qui m'a proposé de rédiger un article à propos de la pièce de Waël Ali, avant de me demander de m'occuper d'une autre, parce qu'une journaliste syrienne opposante, parmi l'équipe du site électronique, avait insisté pour la commenter elle-même, après avoir pris connaissance des éloges des opposants. Le site a publié les deux articles (le mien et celui de ma collègue syrienne) à quelques jours d'intervalle. Cela n'avait rien d'étrange puisqu'un sentiment d'amour liait ma collègue à la pièce syrienne alors que mes rapports avec celles-ci étaient aigres-doux.

Ma collègue a insufflé ses positions politiques à l'atmosphère de la pièce, ce qui a donné lieu à deux positions identiques. Cette analogie a provoqué des remous qui ont occulté les rares éléments artistiques de la représentation. Le résultat a été une pièce qui se voulait une alerte et une critique qui n'en n'est pas une, ce qui en somme a donné lieu à un chaos remarquable. Normalement, le théâtre rend service, mais ici il offre du poison et ne fait qu'épingler l'autre, en imprimant et en publiant des listes longues d'accusations. La pièce n'est plus un événement, mais une occasion. Le monde de la critique est devenu, à partir de ce moment, un amalgame d'idées primaires à l'ère des produits numériques actifs, des idées qui restent sans influence sur le théâtre, aux niveaux intellectuel, culturel, historique et politiques. Le théâtre devient sans vie.

Les représentations théâtrales syriennes ont choisi chez nous de se barder de puissance politique. Tout être humain est un étalon politique au Liban. Le théâtre n'y trouve plus sa place. Il n'y a plus de profonds à sonder. Le théâtre est une surface plate. Une partie des Libanais s'est mobilisée pour assurer, stratégiquement, la présence d'un certain théâtre syrien au Liban, une présence existentielle qui n'a de rapport qu'avec l'éducation du Libanais dont la composition chimique fait qu'il est toujours prêt à former des ensembles réactionnaires. La chimie entre « certains » et d'« autres » (Libanais

et Syriens, Libanais et Français, c'est idem) est possible tant qu'il y a un demandeur et que les deux parties sont d'accord. Tous propos relatifs à un racisme libanais restent sans fondement. Pas de racisme. Ce problème se pose ailleurs qu'au théâtre.

Ni pour ni contre Hanane Hage Ali, épouse du dramaturge Roger Assaf, fondateur du théâtre Tournesol, défend des positions politiques bien claires, des positions qui consolident celles des artistes dramaturges syriens, à travers la présentation d'œuvres aux notions militantes, sans cumul qualitatif. Celles-ci représentent le fondement d'une Histoire nouvelle. La question est sensible et beaucoup n'osent pas l'aborder. La réponse n'est jamais garantie, en raison de la peur. Personne ne partagera ses pensées et ses projets avec d'autres, de peur des conséquences. Ghassan Massoud a expliqué ce phénomène par la chute de l'artiste syrien, toutes appartenances confondues, durant la guerre en Syrie. La guerre a porté un coup fatal à ce dernier. Pas de tests d'identité pour les Syriens qui font passer leur identité politique avant leur personne.

Lorsque j'ai interrogé Hanane Hage Ali à propos de certains dramaturges syriens, elle m'a orienté vers le chargé de programmation au théâtre Babel, où d'autres pièces syriennes ont été jouées. Dans ce théâtre de la rue Hamra, face à l'hôpital de l'Université américaine, Mohammad Issam Kaddour, un jeune homme calme, poli et prudent, assume une permanence. Ce jeune homme aux cheveux bouclés assure que les pièces jouées sur son plateau ne sont ni pour ni contre le régime de Damas et ni pour ni contre l'opposition syrienne. C'est ce qu'il faut dire en ces temps difficiles. Les théâtres sont de parti pris, il est vrai, mais ils font tout pour survivre, à cause de la crise économique. Les influences sont présentes mais elles restent limitées. Leurs contours ne sont pas clairs parce que les pièces syriennes ne sont pas très nombreuses au Liban. Les productions théâtrales libanaises le sont beaucoup plus. Certaines viennent en aide à leurs auteurs en reflétant leurs appréhensions, ce qui n'est pas le cas pour d'autres. Les représentations syriennes n'aident pas trop les dramaturges syriens parce que la réalité syrienne est différente de la réalité libanaise. Elle n'est pas dotée de la curieuse constance libanaise. Les pièces libanaises abordent la réalité avec un quiétude et une patience étonnantes.

Parler avec Mohammad Kaddour relève presque de l'opération chirurgicale. Il défend avec beaucoup d'émotion Hanane Hage Ali. Les propos que chacun des deux tient à propos de l'autre semblent offrir une nouvelle naissance pour chacun des deux. Je n'ai pas révélé à Kaddour que Hanane m'a orienté vers lui. Le jeune homme assure que Hanane est une « responsable d'orientations ». Une institution syro-libanaise à la tête d'une institution syrienne. La finalité de la relation entre les deux est, ici, symbolique et induit un positionnement en même temps symbolique et matériel, qui à la longue va générer une harmonie mais aussi beaucoup d'émotions.

Les dramaturges syriens n'ont pas été influencés par l'expérience libanaise, sauf au plan technique qui n'est pas mis en relief à l'Institut supérieur des arts dramatiques à Damas. Celui-ci est réputé pour ses méthodes destinées à former les acteurs et les metteurs en scène, mais il ne permet pas au dramaturge de maîtriser la magie technique : la sonorisation, l'éclairage et la scénographie. Les créateurs syriens ont acquis cette magie grâce à leur présence au Liban, assure Kaddour. Les spectacles syriens présentés dans ce pays s'ajoutent toujours à la liste des réalisations syriennes. Chaque pièce de théâtre relève d'un conte de fées. Tantôt il s'agit de Cendrillon qui pourrait un jour épouser son prince, tantôt Cendrillon reste célibataire et malheureuse. On ne trouve pas ce qu'on appelle les susceptibilités libanaises dans les productions théâtrales syriennes. Au contraire, le Libanais joue le rôle de catalyseur des opérations et non pas d'amélioration de la vision théâtrale, sauf sur le plan technique qui n'est pas parfait en Syrie.

Certaines institutions et instances financent les spectacles en relation directe avec la guerre en Syrie : « Ittijahate », « Afak », « Al-Mawred al-Thaqafi ». Les propos de Kaddour sont dénués d'émotion. Il s'agit d'une énumération. Le théâtre Babel n'a ouvert ses portes qu'aux représentations neutres, dont « Audessus de zéro », d'Oussama Halal. Il s'agit d'une lecture en six actes de thèmes devenus célèbres durant les événements : le mariage des mineurs et les exécutions sommaires. Un mélange de drame et de danse contemporaine. Il y a eu aussi, « Si tu peux regarder la caméra », une pièce mise en scène par Omar Abou Saada et jouée par Iham Agha ; « Pour un oui, pour un non », mise en scène et jouée par Majd Fedda.

Le théâtre a une finalité économique. Babel est menacé de fermeture. Le public libanais de théâtre limite sa présence aux premières. Babel a ouvert ses portes aux pièces syriennes et libanaises. Plusieurs pièces libanaises y ont été présentées : Mama de Marc Khoreiche, Vénus de Jacques Maroun et d'autres. C'est l'économie qui fait tourner le théâtre. Rien n'existe en dehors de l'économie.

Kaddoura n'a pas oublié de s'arrêter sur la Fondation de la citoyenneté qui relève de Omar Gebaïi. Celle-ci finance les représentations théâtrales syriennes ouvertement engagées dans une opposition au régime et qui ne font pas dans l'allusion. Des représentations du genre Underground, Hyde Park ou Bordel clandestin. Il n'y a rien de péjoratif dans cette dernière comparaison. Ce sont des représentations qui attirent et qui rassemblent le public, dans les périphéries de Beyrouth et dans d'autres villes ou villages.

Le théâtre syrien ne se développera pourtant qu'en Syrie, dans une ville syrienne. Sa présence au Liban ou ailleurs restera faible, mais non pas en Syrie. Le théâtre est urbain. Son positionnement demeure symbolique à partir du moment où il s'éloigne de Damas, de Homs, de Hama ou d'Alep. Pas d'influences. Pas de partenariats influents. Certaines personnalités n'hésiteront pas à fournir de l'aide. Une aide limitée : assurer des salles pour les répétitions gratuitement ou en contrepartie d'une somme symbolique. Les directeurs de théâtre ne reprendront pas à leur compte les représentations syriennes. Le théâtre est un jardin et non pas une demeure. Une pièce de théâtre vieillit un ou deux jours après sa présentation parce qu'elle se déroule dans un trou et non pas dans la vie. Les œuvres ne cesseront de s'accumuler. Oussama Ghanem a présenté plusieurs pièces, comme « Le dernier ruban », « Les deux émigrés » de Samer Omaran, « Les petites chambres » de Waël Kaddour, « Le centre » de Sari Moustpha, « La fenêtre » de Omar Gebaïi. « Pour un oui,

pour un non » a réuni des acteurs libanais et syriens dans une communauté de voix, engagée pour atténuer l'impact de l'éloignement. Plusieurs spectacles permettent aux associations, aux institutions et aux Fonds internationaux de travailler. Mais ils restent des spectacles pauvres. Il y en a eu un au Akkar, un autre à Saïda et un troisième à Beyrouth, ainsi que des représentations théâtrales ou autres, tel que le concert « Merci Liban », à Babel, ou « Spectacle de couteaux » qui est le fruit d'un autre partenariat entre des amateurs libanais et syriens, présenté à Marjeyoun. Ou encore une pièce de théâtre présentée par 60 enfants syriens dans un des villages de la Békaa, à l'occasion de la Journée mondiale de lutte contre le travail des enfants. Le metteur en scène se soucie peu de l'identité du public, qu'il soit syrien, libanais, jordanien ou irakien. Il n'oriente pas son œuvre vers un public déterminé. Beyrouth est adéquate. Le Caire est trop grand alors que Amman n'offre pas un environnement accueillant.

Membre de la troupe libanaise de Zoqaq, Hachem Adnane constate une résistance libanaise aux œuvres des artistes syriens. Il fait état de racisme et affirme que des Syriens (qui ont requis l'anonymat) voient dans Beyrouth un piège. Il n'y a pas d'espace libre à Beyrouth. Beyrouth est dure. Elle n'aime personne et ne fait confiance à personne alors qu'elle ne cesse de demander aux autres de lui exprimer leur admiration et leur amour. Certains d'entre eux ont émigré. D'autres ont regagné la Syrie et d'autres encore oscillent entre Beyrouth et Damas, comme le metteur en scène Omar Abou Saad. Ce dernier est venu avec sa dernière pièce, « Antigone », au Liban, après l'avoir présentée à Damas. Puis il est rentré avec elle dans la capitale syrienne. Au théâtre al-Madina, cette pièce a relaté la tragédie syrienne comme un acte infini. Raafat Zakout a présenté « Touta touta, le chant lyrique a commencé », Waël Kaddour est l'auteur du « virus », Farès Zahabi celui du « Vent », Adnane Aoudé celui « Des géants et l'écrin à khôl » et Yam Machhadi celui de « Paris à l'ombre ».

Des dizaines d'autres artistes syriens installés au Liban n'ont pas en revanche manifesté leur présence à travers des productions théâtrales, comme Ghassan Massoud, Abdel Menem Amayri, Amal Arfa, Jamal Sleiman et d'autres. Non pas parce qu'ils sont fidèles aux œuvres télévisées mais parce qu'ils réalisent que le théâtre syrien est un visiteur et rien de plus. Il reste une branche d'un théâtre et non pas son quartier général alors que les œuvres télévisées favorisent une cohésion beaucoup plus que les pièces de théâtre.

Les représentations théâtrales ne réaliseront pas de miracles et le théâtre ne cessera pas de vivre, mais beaucoup ne trouveront pas ce qu'ils cherchent dans les productions théâtrales itinérantes. Ils n'y trouveront pas leurs vies. Il s'agit d'une présence corporelle dénuée de toute adhésion à un pacte. On reste dans les coins. La pièce de théâtre ne permettra pas de restaurer un miroir brisé. Les deux parties ne pourront pas sceller une entente. Les portes ne s'ouvriront pas. Les journaux libanais réagissent aux pièces jouées en Syrie avec l'enthousiasme de celui qui veut avoir une réaction mais ils ne réagissent pas de la même façon à celles qui sont jouées au Liban. Ceci est un signe fondamental. Les journaux ont vaguement conscience de ces pièces qui ne durent pas longtemps. Plus elles restent longtemps en dehors de la Syrie, plus elles s'affaiblissent. L'équilibre est perdu d'autant qu'un de ses aspects est que des Syriens ont profité des relations que certains Libanais entretiennent avec leurs propres médias. Ils ont appris des techniques qui permettent de déchiffrer le mystère des relations avec l'autre au théâtre et en dehors du théâtre. Les pièces sont restées au stade de slogans et non pas d'un appel. La différence entre les deux est énorme.

*Artiste, critique et chercheur en matière de théâtre

Entretien « Mille et un Titanic » : les horreurs de l'émigration à travers un spectacle muet

Le spectacle « Mille et un Titanic » raconte les horreurs endurées par les émigrés en mer, ainsi que les raisons qui poussent des dizaines de milliers d'êtres humains à quitter leur pays, s'arracher à leur vie et prendre la mer pour entreprendre une traversée cernée de toutes parts par la mort, en quête d'un rêve : vivre pleinement leur vie d'êtres humains de l'autre côté des flots.

Le spectacle traite de la dure image de l'émigration, qui se trouve aujourd'hui en tête des préoccupations des médias et qui suscite une crainte profonde dans le monde, en utilisant le théâtre des marionnettes, à l'opposé de l'image gravée dans l'esprit de beaucoup selon laquelle ce genre de théâtre reste limité au divertissement pour enfants.

Le spectacle évite souvent la tragédie dans son approche du dossier, qu'il aborde au contraire avec des modes d'expression qui ne manquent pas de légèreté, de dérision, d'imagination, de magie et de trucages scéniques, dans le but de parler au public de l'âpreté de l'émigration d'une façon légère et amusante, à la manière d'un « théâtre d'images ».

Cette représentation muette s'écarte un peu des règles du théâtre de marionnettes, dans la mesure où tout sur scène se transforme en pantins : cela va des animaux domestiques du village auxquels la mort n'est pas épargnée, aux missiles des avions qui s'abattent sur les petites localités, en passant par la valise du voyageur qui refuse de s'en aller, les barques des migrants dont le sort est à la merci des flots, la grande mer agitée qui engloutit tous les jours des dizaines de personnes avec leurs rêves, leurs histoires et leurs tragédies... Tous ces éléments sont transformés en marionnettes qui partagent la scène avec les acteurs et interagissent avec eux.

Ce spectacle a été conçu muet, pour que sa trame aille de pair avec la musique, tantôt jouée en direct et tantôt préenregistrée, dans le but de montrer que la question de l'émigration transcende

les langues et les pays, et afin que le spectacle transcende lui aussi au sein de son public-cible, les langues et les pays.

Plusieurs accessoires accompagnant l'itinéraire de tout réfugié – la plupart du temps du papier journal, du plastique et du carton – ont été utilisés dans la création du décor scénique et des diverses marionnettes. Ils symbolisent la fragilité de sa réalité face à la machine de répression et de guerre, et face au périple ardu.

Le spectacle, qui s'étale sur près de 50 minutes, raconte une histoire contée par Schéhérazade à Shahryar concernant un jeune homme vivant dans un pays d'Orient dévasté par la guerre, ce qui le pousse à partir. Les chapitres se succèdent aussitôt, du village tranquille avant l'arrivée des missiles, aux idées sur l'émigration qui hantent ce jeune homme, jusqu'à ce qu'il finisse parmi les flots, tout près du rivage de son rêve européen, au milieu des vagues déchaînées au fracas terrifiant, dans une fin suspendue et ouverte, exactement comme la question à laquelle il ne trouve pas de réponse : les gens doivent-ils fuir la guerre pour affronter le danger de la mer et aller vraisemblablement au-devant de la mort au gré de chaque vague ? Ou bien doivent-ils rester dans leur pays, avec le risque de mourir au quotidien à chaque fois qu'un coup de feu est tiré ? N'est-ce pas là le paradoxe intérieur propre à chaque émigré, déchiré entre fuir son pays en danger ou se déraciner dans un pays sûr mais qui ne lui ressemble pas.

La pièce « Mille et un Titanic » a fait le tour de la Suède et du Danemark, surtout les camps de réfugiés dans ces deux pays, avant de gagner Beyrouth et les camps de réfugiés syriens et palestiniens au Liban, puis le festival de Carthage à Tunis.

Ci-dessous, un entretien réalisé avec le metteur en scène de cette pièce, Mahmoud Hourani, Palestino-britannique résidant à Beyrouth :

Comment avez-vous choisi ce thème ?

La question de l'émigration est devenue une part de notre quotidien, qui nous suit dans les informations de tous les jours, que ce soit celles que nous entendons ou les images douloureuses dont nous sommes témoins à travers les médias. C'est pourquoi le sujet s'est imposé de lui-même, et nous avons décidé de le traiter dans notre pièce.

Pourquoi ce nom de « Mille et un Titanic » ?

Au début du XXe siècle, il y a eu le naufrage douloureux du Titanic. La coïncidence, c'est que ce navire transportait aussi à son bord des migrants. De nos jours, une barque ou un navire en partance de nos pays avec des migrants à bord sombre tous les jours en pleine mer de manière tragique.

La pièce raconte-t-elle plus que la simple histoire d'un homme qui émigre ?

La pièce raconte l'histoire d'un migrant, mais elle tente de dire peut-être que celui-ci n'est pas nécessairement un homme suspect ou accusé de quoi que ce soit, mais qu'il avait un jour une maison, une ferme et une terre. Puis, les circonstances l'ont poussé à laisser sa vie dans son pays et à fuir vers les contrées des autres... Ce sont des circonstances que nous sommes tous supposés connaître.

Que signifient la présence de Schéhérazade et Shahryar et l'atmosphère des mille et une nuits dans la première et la dernière partie de la pièce ?

Tout le monde connaît les contes des Mille et une nuits de nos



© Dalia Khamissy

pays d'Orient. L'Orient excite peut-être la curiosité du monde entier et attire beaucoup d'Occidentaux par sa magie et sa splendeur. Cependant, l'Orient d'aujourd'hui n'est pas celui qui est inscrit dans une mémoire type. Souvent, lorsque nous entendions jadis des nouvelles de Bagdad, nous laissions courir

notre imagination en nous faisant la réflexion suivante : si Schéhérazade vivait de nos jours à Bagdad, elle aurait peut-être demandé l'asile à un pays sûr.

Votre pièce intervient à l'ombre de ce qui se produit comme émigration massive de Syrie. Traite-t-elle spécifiquement des Syriens ?

Ce qui frappe nos proches en Syrie est très malheureux et douloureux. Cependant, notre pièce porte sur l'homme en général, contraint d'émigrer et d'abandonner son pays, et sur la dureté de la guerre et de ses répercussions. Cela peut arriver – et se produit aujourd'hui encore – dans plusieurs lieux. Cela pourrait être au Yémen, à Gaza, au Liban-Sud, en Colombie ou en Aleppo.

Peut-on, à votre avis, aborder une question aussi dure que celle de l'émigration avec un style parfois humoristique, comme vous l'avez fait ?

Oui, cela est possible, et c'était voulu dans notre représentation. Nous avons voulu autant que possible poser le problème de manière artistique et humain, pour nous assurer que nous nous adressions aussi bien au cœur qu'à la raison du spectateur. Nous avons voulu être au plus proche du cœur du spectateur, et non pas poser une question tragique à travers une approche dramatique qui la rendrait plus douloureuse encore. Cela dit, la troupe compte parmi ses membres un certain nombre de réfugiés – et j'en suis moi-même, malheureusement.

Moi, Syro-libanais, au banc des accusés

Khaled Khalifé*

Lorsque nous étions enfants, dans la cour de l'école, l'instituteur nous expliquait et répondait de façon excédée à la question : pourquoi l'armée syrienne est-elle intervenue dans la guerre civile libanaise ?

Il me reste à l'esprit des expressions vagues comme l'arrêt du combat fratricide et la nécessité de préserver la paix civile. Ce qui est étrange, c'est que je me rappelle toujours ce discours, bien que quarante années soient passées. Je me rappelle du moindre détail. Plus tard, au fil des ans, j'ai fini par comprendre que ces expressions n'étaient qu'un prétexte de ce que nous n'osions pas appeler occupation et tutelle.

Cette occupation, que le régime syrien a défendue quarante ans durant, reste à mon avis une honte que nous ne pouvons nier. Elle a d'ailleurs régi ma relation personnelle avec le Liban.

En effet, j'étais parmi les Syriens qui se sont rendus les moins à Beyrouth. Bien que je ne fusse pas responsable, en tant que citoyen syrien, je n'avais aucune justification à avancer au sujet de l'ingérence de Damas dans la guerre libanaise et l'exploitation des divergences qui embrasèrent les rapports entre les Libanais.

La vue des hommes politiques libanais se précipitant au palais présidentiel syrien ravivait mon sentiment de honte. Parce que je ne connais pas de mot moins sévère, je me suis renfermé sur moi-même et j'ai décidé que Beyrouth n'était pas ma ville préférée. Pendant des décennies, je ne m'y suis rendu que de rares fois, prétextant que cette ville n'était plus cette merveilleuse cité par laquelle tout écrivain syrien devait passer. Le sentiment de honte ne me quittait pas. Nous étions partie prenante dans la guerre civile libanaise et nous n'étions nullement des bâtisseurs de paix entre les différentes parties.

De longues décennies sont passées avant que les forces syriennes ne se retirent du Liban, à la suite de l'assassinat de l'ancien Premier ministre Rafic Hariri. Le spectacle du retrait me faisait également honte. Les soldats étaient vaincus et pauvres, alors que les banques libanaises et internationales gardaient respectueusement l'argent des officiers impliqués dans le trafic de la céramique, du tabac, du whisky et de tout ce qui pouvait faire l'objet de trafic. J'ai toujours pensé que cette histoire qui avait accompagné les jeunes de mon âge fourmillait de contradictions. Toutefois, la chose la plus dangereuse que j'ai découverte assez tôt c'est que la politique syrienne au Liban a empêché toute solidarité entre les Syriens qui s'opposaient à l'ingérence de leur pays dans les affaires libanaises et les Libanais qui ignoraient que le régime en Syrie ne signifie pas le peuple.

Une relation épineuse et ambiguë, bien qu'elle soit très claire. Il a fallu que la révolution syrienne éclate pour que ce mur, bâti quatre décennies durant entre Syriens et Libanais, soit brisé et que la réalité puisse émerger.

Ce mur a été brisé avec l'effondrement du mur de la peur en Syrie lors des toutes premières manifestations. L'idée d'un seul peuple dans deux pays commençait alors à germer. Une idée qui était toutefois différente de ce qu'on a essayé de promouvoir pendant des décennies, à savoir que les Libanais ne pouvaient rêver de liberté avant le changement en Syrie.

Les Libanais se sont divisés entre partisans et opposants à la révolution syrienne. C'était la seule image vraie des relations entre les deux pays depuis 1976, date à laquelle l'armée syrienne est entrée au Liban avec un accord arabe et international. L'image que se sont fait les Libanais du citoyen Syrien a été modifiée, passant de celle d'un occupant à celle d'un rebelle, d'une personne qui fuit le despotisme, d'un réfugié, d'un déplacé, d'un allié, d'un ennemi, etc. De jour en jour, la nouvelle image des relations

entre les Syriens et les Libanais devenait plus claire, effaçant l'ancienne perception. Ce qui s'est passé avec les réfugiés syriens, malgré toute la souffrance qui y est liée, a été le dernier coup porté à l'ancienne idée qu'avaient les Libanais du Syrien.

Oui, quatre décennies sont passées depuis ce matin dans mon école. Je ne peux pas oublier cette scène. Ni d'ailleurs bien plus tard celle du feu qu'on a mis dans les tentes des réfugiés et des insultes dont ils ont fait l'objet dans les camps et aux frontières. Ces images ne pourront pas être effacées de l'esprit des Syriens, surtout des réfugiés d'entre eux. Mais cette fois-ci la partie adverse est connue sans équivoque.

L'image n'a jamais été aussi claire. Elle constitue un bon début pour une nouvelle relation naturelle entre Syriens et Libanais. Après la fin de la guerre et avec la naissance d'une nouvelle Syrie démocratique, elle sera encore plus claire. Le plan des alliés changera et tout le monde se mettra à creuser l'histoire, cela étant une étape nécessaire pour se débarrasser des sentiments de regret. Je ne suis pas naïf pour parler avec légèreté d'une histoire de quarante ans. Il s'agit de l'espoir d'où je puise la force pour m'exprimer et reconnaître que nous avons partagé une même histoire chargée de souffrance et de larmes. Il faudrait que nous partagions l'avenir en nous basant sur une purification de la mémoire et non pas en occultant ce qui s'est passé. Nous n'avons pas choisi, en tant qu'individus ou peuples de cette région, ce qui s'est passé. Lorsque nous tiendrons en main notre destin qui a été confisqué il y a cinquante ans, nous devrions avoir le courage de donner de nouveau un sens à notre vie. Nous partageons le même destin. La géographie ne peut pas effacer ce qu'a construit l'histoire ancienne et contemporaine.

Oui, il n'est pas facile de changer les sentiments collectifs des peuples. Mais dans le cas syro-libanais, nous devons croire que cela n'est pas impossible. Nous ne pouvons pas fermer les portes face au changement, qui ne va pas d'ailleurs pardonner à tous ceux qui ont été impliqués dans le meurtre d'un Libanais, d'un Palestinien ou d'un Syrien, et à tous ceux qui ont exploité une cause humanitaire, comme celle des réfugiés syriens, pour des calculs politiques réducteurs.

Le Libanais défend les Syriens au Liban quels qu'ils soient, parce que tout simplement il défend l'avenir de ses enfants et parce qu'il connaît les caractéristiques du même adversaire qui a réduit la Syrie et le Liban en ruines, monopolisé la définition du patriotisme, de l'histoire et de la géographie et transformé les deux pays en une décharge pour ses déchets.

La seule chose que je connais, c'est que désormais, pas un directeur d'une école primaire ne se mettra plus à justifier l'hégémonie d'un peuple sur un autre, sous un quelconque prétexte, notamment après la faillite de ce discours hypocrite qui nous a coûté tant de sang et de souffrances. Nous ne permettrons en aucune façon à un directeur d'école de nous mettre de nouveau au banc des accusés. Nous ne tolérerons plus non plus les discours selon lesquels les réfugiés sont des ennemis dont il faudrait brûler les tentes, qu'il faudrait tuer, insulter et exploiter la situation désastreuse.

Oui, les dernières images de l'ancien tableau qui regorge de sang et d'hypocrisie seront effacées. Dans la nouvelle image, j'ai la grande satisfaction de ne pas être, une fois de plus, le Syro-libanais au banc des accusés.

* Romancier et scénariste syrien.

Parmi ses œuvres : « Pas de couteaux dans les cuisines de cette ville » et « Eloge de la haine », ainsi que la série « Calme relatif »

Exodus



Illustration de Kamal Hakim, illustrateur libanais



Supported by
KfW



Empowered lives.
Resilient nations.

Le projet «La consolidation de la paix au Liban», relevant depuis 2007 du Programme des Nations Unies pour le développement, a pour but de renforcer la compréhension mutuelle et la stabilité sociale en impliquant les jeunes, les enseignants, les médias, les ONG, parallèlement aux conseils municipaux, moukhtars et notables locaux. Dans le but de faire face aux retombées de la crise syrienne sur les communautés libanaises hôtes, et afin d'atténuer les tensions qui se multiplient depuis quelque temps dans le pays, le Projet en question s'emploie à renforcer la capacité des différentes factions de la société – notables locaux, enseignants, journalistes, société civile – à gérer cette crise, consolider la paix et affronter les difficultés de manière non violente. Le Projet vise également à aider ces différents acteurs à développer des stratégies de consolidation de la paix à moyen et long termes.

Pour plus d'informations:
Le Projet «La consolidation de la paix au Liban»
Arab African International Bank Building
Riad El Solh Street
Nejmeh, Beirut - Lebanon
Telephone: 01- 980 583 01 70-119160
www.lb.undp.org

 www.lb.undp.org/PBSupplement

 UNDP Lebanon

Conçu par:
Omar Harkous
Hassan Youssef

Traduit par:
Michel Touma, Fady Noun, Nada Merhi, Susanne Baaklini, Patricia Khoder et Michel Hajji Georgiou

Edition et révision:
Gaby Nasr